

LETTRES
DE MILADY
WORTLAY MONTAGUTE.
TRADUITES DE L'ANGLAIS.
PREMIERE PARTIE.

LETTERS

DE MARY

WORTHAM MONTAGUT

TRANSLATED DE L'ANGLAIS

PREMIERE PARTIE

Montagu. (Lady M. W.)

LETTRES
DE MILADY
WORTLAY MONTAGUTE;

Écrites pendant ses Voyages en
diverses parties du Monde.

TRADUITES DE L'ANGLAIS.
NOUVELLE ÉDITION,
Beaucoup plus correcte que les Editions
qui viennent de paroître.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

LETTERS

DE M. DE MONTCAUT

MONTCAUT MONTCAUT

Les lettres de M. de Montcaut

à son fils, par M. de Montcaut

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR M. DE MONTCAUT

Paris chez M. de Montcaut

au Palais National

à la Bibliothèque



A LONDRES

chez M. de Montcaut

chez M. de Montcaut

chez M. de Montcaut

chez M. de Montcaut

chez M. de Montcaut

chez M. de Montcaut

AVERTISSEMENT.

*L*E s'éloges que ces Lettres ont reçus en Angleterre, semblent annoncer ceux qu'elles recevront en France. On n'y trouve point, comme dans tous les Ecrits de ce genre, une répétition ennuyeuse de ce qui a déjà été dit : elles présentent, au contraire, un tableau d'autant plus intéressant, qu'on n'en avoit pas encore vu la moindre esquisse.

MILADY MONTAGUTE s'occupoit à développer le caractère ; à connoître les mœurs de chaque Nation ; & sa curiosité secondée

vj AVERTISSEMENT.

de sa pénétration , & du rang qu'elle occupoit , ne tarδοit pas à être satisfaite. Tous les différens objets qu'elle voyoit , ne pouvoient manquer de susciter une multitude de réflexions à une personne d'un mérite aussi rare que le sien : en effet , l'on voit par ses Lettres , que rien n'échappoit à sa critique : il est vrai qu'on peut lui reprocher de s'être un peu trop livrée à la prévention : ce qu'elle dit de Vienne , de Gènes & de Paris , ressemble à une satire dictée par la haine. Pour ne pas faire l'éloge de la politesse & de la galanterie Française , elle n'en parle point : mais c'étoit peut-être pour se venger de n'en être pas l'objet. Ce qu'elle dit

AVERTISSEMENT. vij

des Dames Françoises , en fait presque la preuve. Au reste on doit convenir que MILADY MONTAGUTE avoit beaucoup de Littérature , de goût & de facilité en même tems. Son sujet est toujours proportionné à ceux à qui elle écrit. Si l'on trouve des négligences dans son style , des idées un peu hazardées , c'est qu'elle traçoit tout ce qui se présentoit à son esprit.

Cette Traduction n'est point une copie servile de l'original ; j'ai tâché de rendre les tours Anglois , par des tours François , & j'espère qu'on ne me reprochera pas, comme on fait à la plûpart des Traducteurs, de donner de l'Anglois

viii AVERTISSEMENT.

*francisé. Ces deux Langues ont
un esprit si opposé qu'il est très-dif-
ficile de bien traduire l'une dans
l'autre.*



P R E F A C E .

P R É F A C E

*D'une Dame à qui MILADY
MONTAGUTE avoit confié
ces Lettres en 1724.*

SI jè suivois l'usage des Editeurs, je donnerois à ces Lettres le plus grand éloge ; mais je me contenterai de dire qu'elles sont intéressantes , parce que Milady Montagute a eu occasion de connoître ce qui avoit échappé aux recherches des autres Voyageurs.

Tous les gens de goût conviendront qu'on y trouve cette

Part. I.

A

élégance naturelle , cette noble simplicité , enfin ce discernement qui caractérisent le mérite d'un Ecrivain.

L'Auteur a eu la générosité de me confier son manuscrit , pour satisfaire ma curiosité sur ses voyages ; & j'ai eu , je l'avoue , l'injustice de le garder : je voulois même le faire imprimer ; mais Milady Montagute veut qu'il ne paroisse qu'après sa mort , & je sacrifie mon desir à sa volonté.

Si quelqu'un donne ces Lettres au Public, lorsque je n'existerai plus , je le prie d'y joindre ma Préface , afin que la postérité connoisse que , parmi les femmes qui ont vécu du tems

PRÉFACE. 3

de Milady Montagute , il s'en est trouvé une assez généreuse pour rendre à son mérite toute la justice qui lui étoit due.

Les Critiques , qui mordent sur tout , & principalement sur les meilleurs Ouvrages , ne manqueront pas d'attaquer celui-ci ; mais je me contente de leur dire.

Je conviens qu'il y a un peu de malice dans le desir que j'ai qu'on le donne au Public ; il lui prouvera que les femmes savent mieux tirer parti de leurs voyages que les hommes. Le Lecteur ne sera point ennuyé par cette monotonie , ces longs détails que présen-

tent , en général , tous les voyages. Milady Montagute s'est frayé une nouvelle route ; elle a rajeuni un sujet usé. Outre la vivacité d'esprit , la précision , l'élégance , & la pureté de style , on trouvera dans ces Lettres des détails très-curieux sur les Coutumes & les Mœurs des différens pays qu'elle a parcourus. On verra qu'elle excuse les foiblesses du cœur humain avec la même facilité qu'elle les apperçoit ; & que , si elle est forcée de blâmer quelque chose , elle le fait avec la politesse ordinaire aux gens de Cour , & la douceur inséparable des femmes.

Son sexe entier doit se réunir

PRÉFACE. 5

pour lui rendre justice , se dé-
pouiller de toute envie , & ne
se permettre , contre elle , au-
cune calomnie , même aucune
médifance. Laissons les hom-
mes se déchirer mutuellement ;
laissons-les dépriser le mérite
auquel ils ne peuvent attein-
dre. Pour nous , rendons jus-
tice à Milady Montagute ; elle
fait honneur aux femmes. Je
conviens qu'elle humilie un peu
notre amour propre ; mais nous
sommes Chrétiennes , & nous
ne devons pas la haïr , uni-
quement parce que celui qui
distribue les talens , lui en a
donné plus qu'à nous. Glori-
fions - nous , au contraire , du
triomphe qu'elle remporte sur

6 **PRÉFACE.**

les Ecrivains de son genre , &
publions ses éloges ; nous an-
noncerons notre goût.

M. A. 18 Décembre 1724.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

JE crois pouvoir donner ces Lettres au Public , sans le moindre scrupule. *Milady Montagute* , qui m'honora de son estime & de son amitié pendant mon séjour à *Venise* , me communiqua son intention à ce sujet , aussi - bien qu'à plusieurs de ses amis particuliers. D'ailleurs , je laisserai à la postérité un monument éternel de la vivacité de son esprit , de la solidité de son jugement , de l'étendue de ses lumières , de la délicatesse de son goût , & de la bonté de son caractère.

Le Manuscrit sur lequel j'ai fait imprimer ces Lettres est une copie fidelle de l'original , que l'Auteur m'avoit confié à *Venise*. Celles qui sont écrites de *Ratisbonne* , de *Vienne* , de *Dresde* ,

8 AVERTISSEMENT.

de Peter-Waradin, de Belgrade, d'Andrinople, de Constantinople, de Pera, de Tunis, de Gènes, de Lyon & de Paris, sont les plus intéressantes ; & l'on peut assurer qu'elles sont dignes de la curiosité de tous les gens de goût. Les femmes, qui ont assez de jugement pour sentir que la beauté est peu de chose, si elle n'est accompagnée d'un esprit orné, doivent les lire ; elles y trouveront l'instruction qu'elles cherchent ; & rendront toute la justice qui est due à celle qui les a écrites.





LETTRES

D E

MILADY MONTAGUTE,

Traduites de l'Anglois.

LETTRE PREMIERE.

*A la Comtesse de ***. De Rotterdam, le 3 Août 1716. Vieux style.*

Vous apprendrez avec plaisir, sans doute, ma chere Soeur, que j'ai passé la mer sans accident, quoique nous ayons essuyé une tempête. Le Capitaine du Yacht nous fit partir dans un tems

A v

calme ; croyant qu'il étoit facile de faire le trajet à la faveur de la marée ; mais deux jours étoient à peine écoulés qu'il s'éleva un vent si violent , qu'aucun matelot ne pouvoit se tenir debout ; & nous fumes cruellement agités toute la nuit du Dimanche au Lundi. Je n'ai jamais vu un homme plus effrayé que le Capitaine. Pour moi, je n'ai eu ni crainte, ni maladie de mer. J'avouerai cependant que j'avois fort envie de me voir encore une fois sur la terre ferme , & que je n'eus pas la patience d'attendre l'arrivée du Yacht à Rotterdam : je me fis transporter dans la grande chaloupe à Helvoetsluys, où nous primes des voitures pour le Briel. Je fus enchantée de la propreté de cette petite Ville ; mais celle de Rotterdam me ravit : toutes les rues y sont pavées de grandes pierres ; on voit devant les por-

tes, même des Artisans, des sièges de marbre de diverses couleurs : le pavé est toujours si bien nettoyé , que je parcourus hier presque toute la Ville, *incognito*, & en pantoufles , sans attrapper la moindre crotte. Enfin, les rues de Hollande sont plus propres que nos chambres à coucher.

Les rues de Rotterdam sont toujours si remplies de monde, qu'il me semble que c'est une foire continue. Il est vrai qu'on ne trouve point de Ville plus avantageusement située pour le commerce. Il y a sept grands canaux par lesquels les vaisseaux marchands montent jusques devant les portes des maisons. Les boutiques & les magasins sont d'une magnificence & d'une propreté étonnantes. On y voit une quantité incroyable de très-belles marchandises, qui sont toutes d'un prix si inférieur à celui qu'elles coûtent en Angle-

terre , que , malgré moi , je me persuade en être fort éloignée.

On ne voit pas plus de mendiants à Rotterdam que de crottes : les yeux n'y sont point choqués , comme à Londres , par le dégoûtant spectacle d'une quantité d'estropiés ; on n'y est point fatigué par les importunités de paresseux & de paresseuses , qui vivent par goût dans la faleté & dans l'oisiveté. Les plus petites Marchandes , les servantes même y sont plus propres que la plûpart de nos Dames. Les femmes ne sont asservies à aucune mode ; chacune se met à son goût ; ce qui cause dans les ajustemens une variété assez agréable.

Je ne me plains point, comme vous voyez, ma chere Soeur; & , si je n'es-
 fuie pas plus de désagrement que je
 n'ai fait jusqu'ici , je ne me repentirai point d'avoir formé le projet de

voyager ; je m'en féliciterai , au contraire , toutes les fois que je trouverai occasion de vous amuser par quelque récit agréable. Mais on est intéressé en Hollande , & j'ai assez pris le style de Rotterdam , pour vous demander en échange toutes les nouvelles de Londres. Vous voyez que je fais déjà bien faire un marché. Je suis votre affectionnée Soeur , &c.

LETTRE II.

*A Madame S.... De la Haye , le
5 Août 1716. Vieux style.*

JE me hâte de vous apprendre , ma chere Dame , que je n'ai point encore essuyé les fatigues insupportables dont vous m'aviez menacée. Je suis , au contraire , très-satisfaite de mon voyage. Nous faisons de si petites journées , qu'il me semble

plutôt être en partie de plaisir qu'en route. Rien n'est plus agréable que de voyager en Hollande ; ce Pays ressemble à un grand jardin. Tous les chemins y sont bien pavés , & bordés, des deux côtés, d'arbres qui les couvrent de leur ombre ; on y voit aussi de grands canaux , où les bateaux se croisent sans cesse. De vingt pas en vingt pas on découvre quelque Village ; & de quatre heures en quatre heures , quelque grande Ville. Je suis actuellement dans un des plus beaux Villages du Monde. On y voit plusieurs quarrés ou places environnées de beaux édifices , & plantées de grands arbres touffus , qui y font un très-bel effet. Le Voor - Hout est à la Haye , ce que le Hide-Parck & le Mail sont à Londres ; les personnes de qualité vont y prendre l'air à pied & dans leurs voitures ; il y a des boutiques

où l'on trouve divers rafraîchissements. J'ai vû plusieurs jardins magnifiques; mais je ne vous en ferai pas la description; je craindrois de vous ennuyer. Ma Lettre vous paroît, sans doute, déjà trop longue: je ne l'acheverai cependant pas sans vous faire excuse de ne vous avoir point envoyé la dentelle que vous m'aviez demandée: elle est en vérité plus chère ici qu'à Londres; mais les marchandises des Indes y sont à très-bon marché: si vous en voulez, je m'acquitterai de votre commission avec beaucoup de plaisir & d'exactitude. Je suis, ma chère..., &c.



L E T T R E I I I.

*A Madame S. C. De Nimegue, le 13
Août 1716. Vieux style.*

JE suis bien fâchée, ma chere S. C. que l'inquiétude de vos parens sur votre santé, & votre soumission à leurs volontés, nous privent, moi, de la satisfaction d'être avec vous, & vous, de celle de faire un voyage agréable. Lorsque je rencontre quelqu'un de ces objets qui charment la vue, je suis saisie de tristesse, parce que vous êtes privée du plaisir de le contempler avec moi. Si vous étiez à Nimegue, vous attendriez à chaque instant des visites de vos parens qui sont à Nottingham; ces deux Villes se ressemblent parfaitement. Il n'y a de différence qu'entre les noms de Meuse & de Trent : le coup

d'œil est le même. Les maisons ; comme celles de Nottingham , sont bâties les unes sur les autres , entremêlées de jardins & d'arbres. La Tour de Jules-César est située comme le Château de Nottingham : j'ai monté dessus , & j'ai cru voir la plaine du Trent & Adboulton , lieux qui nous sont si connus. Il y a cependant de la différence entre les fortifications : tous les Connoisseurs vantent beaucoup celles de Nimegue. Pour moi, qui ne m'y connois point , je vous dirai seulement que la promenade qui est sur les remparts est assez agréable. On y trouve une Tour, nommée à juste titre le Belveder ; c'est un des plus beaux points de vue du monde : on y prend du thé, du café, &c. Les promenades publiques n'ont d'autre agrément que l'ombrage épais qui y regne. J'oubliois de vous parler du pont , qui est une chose

surprenante. Il est assez spacieux pour contenir trois ou quatre cents personnes, outre des chevaux & des voitures : pour y monter il en coûte deux sols d'Angleterre. Ce pont part, & porte les passans de l'autre côté de la riviere ; mais si lentement , qu'à peine s'apperçoit-on que l'on est transporté. J'allai hier à l'Eglise des François , & examinai leur rit avec curiosité. Le Ministre commença d'abord par frapper sur un chapeau à grands bords ; ce qui lui donnoit tout-à-fait l'air de cet homme de la foire de Saint Barthelemi : il continua avec des gestes qui annonçoient l'antiquité ; enfin , prêcha à peu près de la même maniere que l'autre débitoit ses drogues aux marionnettes. Au reste , on l'écoutoit avec beaucoup d'attention , & quelqu'un de son troupeau m'assura qu'il passoit pour un homme de mérite. J'i-

imagine que vous êtes aussi fatiguée
 de mon récit , que je le fus de son
 Sermon : mais M. votre Frere excu-
 sera une digression en faveur de l'E-
 glise Anglicane. Vous savez qu'il
 y a autant de mérite à parler peu
 respectueusement des Calvinistes ,
 qu'à parler honorablement de l'E-
 glise. Adieu , ma chere S. C. souve-
 nez-vous toujours de moi , & foyez
 persuadée que je ne vous oublierai
 jamais.



LETTRE IV.

*A Milady ***. De Cologne, le 16
Août 1716. Vieux style.*

SI vous pouviez, Milady, vous former une idée des fatigues que j'ai essuyées depuis deux jours, vous me tiendriez compte, j'en suis persuadée, du courage que j'ai de vous écrire, & vous le prendriez comme une preuve convaincante de la parfaite considération que j'ai pour vous. Nous avons pris des chevaux de louage, parce qu'il n'y a point de Poste de Nimegue à Cologne, & nous nous sommes arrêtés à Remberg, pour nous reposer; mais nous y avons été fort mal logés. Ce n'est, cependant, rien en comparaison de ce que je souffris hier. Nous nous flattions d'ar-

river à Cologne ; mais nos chevaux ne purent passer Stamel, qui en est à trois lieues. On nous mit dans une chambre, ou plutôt dans une étable: je ne jugeai pas à propos de me coucher, quoique j'eusse mon lit avec moi, parce que le vent nous assiégeoit de tous côtés. Nous avons quitté ce lieu désagréable dès le point du jour, & nous sommes arrivés, ce matin, sur les six heures, à Cologne: je me suis mise au lit sur le champ, & j'ai dormi trois heures; ce qui m'a entièrement délassée. Mon premier soin a été d'aller voir les curiosités de la Ville, c'est-à-dire les Eglises; car il n'y a pas d'autre bâtiment qui mérite attention. Cette Ville est très-grande; mais les édifices ont tous un air de vétusté. L'Eglise des Jésuites est la plus propre. Un jeune & beau Jésuite a eu

la complaisance de me la montrer. Comme il ne me connoissoit pas, il a pris la liberté de me faire des complimens, d'un ton aisé, même un peu railleur; ce qui m'a beaucoup divertie. Je fus frappée de la magnificence des autels, de la richesse des statues, qui sont toutes d'argent massif, & de celle des châsses. Je n'ai, cependant, pu m'empêcher de murmurer intérieurement de la profusion des perles, des diamans, des rubis qui sont attachés aux ornemens de ces Reliques. J'ai même été assez méchante, je l'avoue, pour convoiter le collier de perles de sainte Ursule. Au reste étoit-ce bien une méchanceté? Une statue n'est point mon prochain. Pendant que j'y étois, j'ai souhaité que la statue même de cette fille fût convertie en vaiselle de toilette. Je voudrois bien

aussi convertir en argent un grand saint Christophe que j'y ai vu. Voilà mes pieuses réflexions. J'ai cependant été bien satisfaite de voir entassés, à l'honneur de notre Nation, les crânes des onze mille Vierges. Il y a encore quelques centaines d'autres Reliques d'une aussi grande conséquence ; mais je crois que vous me dispenserez d'imiter les Voyageurs, qui ne manqueroient pas de vous en envoyer une liste. Adieu ; je vais souper, & boire à votre santé avec d'excellent vin de Lorraine, qui est celui qu'on appelle Bourgogne à Londres.



LETTRE V.

*A la Comtesse de B***. De Nuremberg, le 22 Août 1716. Vieux style.*

LA fatigue que j'ai essuyée pendant cinq jours de poste, ne m'empêchera pas d'exécuter l'ordre flatteur que m'a donné ma chere Comtesse de lui rendre compte de mes voyages. J'ai traversé une grande partie de l'Allemagne, & j'ai vu tout ce qui mérite de l'attention à Cologne, à Francfort, à Wurtemberg, enfin à Nuremberg. Il est impossible de ne pas sentir la différence qu'il y a entre les Villes libres & celles qui ne le sont pas. Dans les premieres on voit regner l'abondance que produit le commerce; les rues sont belles, remplies de monde vêtu d'une maniere

niere simple , mais honnête ; les boutiques sont garnies de marchandises ; le tiers-état , en général , a l'air propre & content. Les habitans des autres Villes , au contraire , affectent un luxe au travers duquel on voit percer l'indigence. Les gens de qualité sont mal-propres , & tous habillés d'une maniere ridicule : les rues sont très-étroites , sales , mal entretenues , & très-peu habitées ; plus de la moitié du peuple demande l'aumône. Une Ville libre enfin me presente à l'idée la femme d'un Citoyen de Hollande proprement , mais simplement mise ; une qui ne l'est pas , m'y presente , au contraire , un Fille de joie , dont la tête est extrêmement bien parée , le visage couvert de fard ; mais le reste de son habillement est sale & en mauvais ordre : misérable mélange de vice & de pauvreté.

A Nuremberg , il y a des Loix somptuaires qui préviennent l'excès, ruineux à tant de personnes dans les autres Villes. Les rangs y sont désignés par l'habillement ; ce qui fait , aux yeux d'un Etranger , un effet plus agréable que nos modes. J'avoue franchement que je souhaiterois , de tout mon cœur , que ces Loix fussent établies dans beaucoup d'autres endroits. Lorsque l'on voit que , dans la plûpart des Villes , un habit riche fait le mérite , donne de la considération , on est forcé de convenir , qu'il faut avoir un bon sens plus qu'ordinaire , pour résister à la tentation de plaire & d'être admiré. Les jeunes gens ne cedent que trop à cette tentation , quoiqu'ils se mettent souvent par-là dans le cas de manquer d'argent , ce qui les expose à mille bassesses , & les conduit même jusqu'au

crime. Combien de personnes nées avec les meilleures inclinations , ont fini par commettre les plus horribles attentats , pour avoir contracté , par de folles dépenses , des dettes qu'il leur étoit impossible d'acquitter ! Elles ne se feroient jamais trouvées dans ce cas , si la multitude ne respectoit point les habits, & si le prix en étoit fixé par la Loi. Ces réflexions en font naître d'autres trop tristes : il faut vous en distraire par le spectacle des Reliques dont j'ai été régälée dans toutes les Eglises Romaines. Les Luthériens ne sont pas tout-à-fait exempts de ces dévotions. J'ai vu , dans la principale Eglise de cette Ville , un morceau de la Croix garni de pierreries , & la pointe de la lance , qu'on m'a dit être celle dont le côté du Sauveur fut percé. Mais je m'amusai singulièrement dans une petite Eglise

de Catholiques Romains , qui est tolérée ici. Comme ceux de cette Religion ne sont pas riches à Nuremberg , ils ne peuvent mettre des ornemens de prix à leurs statues : on en voit une du Sauveur au-dessus de leur autel , à laquelle ils ont , par vénération , mis un habit , & une perruque bien poudrée. Cela vous surprend , & vous croyez que je viens de vous raconter une fable ; mais je vous proteste que je n'ai point encore fait usage du privilége des Voyageurs , & vous pouvez me croire à ce sujet avec autant de confiance , que quand je vous assure que je suis , &c.



LETTRE VI.

*A Madame P***. De Ratisbonne,
le 30 Août 1716. Vieux style.*

JE n'ai reçu votre Lettre que la veille de mon départ de Londres. Je vous remercie de vos bons souhaits : je leur attribue tant de vertu, que je croirois volontiers leur devoir, en partie, le bonheur que j'ai d'être si avancée dans mon voyage, sans avoir essuyé aucun accident. Ce n'en est pas un d'avoir été arrêtée quelques jours dans cette Ville, par un rhume, puisqu'il m'a procuré l'occasion de voir tout ce qu'il y a de plus curieux, & d'y lier connoissance avec plusieurs Dames qui ont eu la politesse de me rendre visite, principalement Milady *** femme de l'En-

voyé de Hanovre. Elle m'a mené à toutes les assemblées, & m'a traitée magnifiquement à son Hôtel, qui est un des plus beaux de la Ville. Toute la Noblesse de Ratisbonne est composée d'Envoyés de différens Etats. Ils sont en très-grand nombre, & passeroient leur tems agréablement, s'ils étoient moins délicats sur le cérémonial : mais, au lieu de chercher à s'amuser réciproquement, ils ne s'occupent que de querelles, qu'ils semblent même vouloir éterniser, en les laissant comme un héritage à leurs successeurs ; de manière qu'un Envoyé à Ratisbonne, en essuie au moins une demi-douzaine, comme si c'étoit un casuel ordinaire à sa fonction. Les femmes ne manquent jamais de fomentér ces importantes disputes, qui divisent la Ville en presque autant de partis qu'il y a

de familles : elles aiment mieux avoir la mortification d'être seules dans leurs assemblées de nuit , que d'abandonner la moindre de leurs prétentions. Je ne suis ici que depuis une semaine ; cependant chacune de ces Dames m'a raconté tous les griefs , & tous les sujets de plainte qu'elle croit avoir contre ses voisins & voisines. Je m'apperçois qu'on a le projet de me faire déclarer pour quelque parti ; mais la prudence m'ordonne la neutralité. Je ne pourrois , cependant , la garder longtemps si je restois dans cette Ville , parce que , lorsqu'on fréquente les personnes d'un parti , l'on est insulté par celles de l'autre. Ces disputes roulent sur le rang , sur la préséance , enfin sur le titre d'Excellence , auquel tout le monde prétend , & qu'on a la méchanceté de ne vouloir accorder à personne. Je leur ai con-

seillé , pour le bien public , de le donner à tout le monde , afin que chacun l'obtienne de tout le monde : mais on m'a écoutée avec indignation , comme quelqu'un qui proposoit une paix deshonorante. Je m'apperçois que ces querelles font un amusement pour les habitans de Ratisbonne , & je me blâme moi-même d'avoir voulu les en priver. Mon inclination pacifique commence déjà à me faire regarder de mauvais œil : chacun se dit à l'oreille que je suis bien fiere d'avoir , jusqu'à présent , fait honnêteté à tout le monde , & qu'il faut que je n'aye trouvé personne digne de prendre querelle avec moi. Je changerois de conduite , si je n'avois dessein de continuer mon voyage dans peu de jours. J'ai visité les Eglises de cette Ville , & l'on m'a permis de toucher les Reliques ;

complaissance qu'on n'avoit pas eue dans les autres Villes où j'ai passé. En les voyant de si près, j'ai eu occasion de faire une remarque que j'aurois, sans doute, pu faire par-tout ailleurs; c'est que les diamans, les émeraudes, les rubis, &c. qui servent à les orner, sont, pour la plûpart, des pierres fausses, quoiqu'on assure qu'une grande partie des croix, des statues, qui sont garnies de ces pierreries, ayant été données par des Empereurs & d'autres grands Princes. Je ne doute pas qu'elles ne fussent d'abord des pierres fines; mais les bons Peres ont, sans doute, jugé à propos de les employer à d'autres usages, ne doutant pas que des morceaux de verre ne fissent autant d'effet aux yeux du peuple.

On m'a fait voir la griffe d'un Griffon enchâssée dans de l'or : elle

est d'une grosseur prodigieuse. J'ai demandé au Révérend Pere , qui me la montrait , si le Griffon étoit un Saint. Cette question lui a presque fait perdre sa gravité ; il m'a cependant répondu qu'on ne gardoit cette griffe que par curiosité. J'ai été scandalisée de voir une grande statue d'argent qui représente la Trinité. Le Pere Eternel est sous la figure d'un vieillard décrépît ; il a une barbe qui lui descend jusqu'aux genoux , & une triple couronne sur la tête. Il tient dans ses bras le Fils attaché à la croix , & le Saint Esprit , qui est en forme de colombe , voltige sur sa tête. Milady * * * me propose d'aller à l'assemblée ; ce qui est cause que je vous dis , sans préambule , que je suis toujours Votre , &c.

LETTRE VII.

*A la Comtesse de ***. De Vienne, le
8 Septembre 1716. Vieux style.*

JE suis enfin arrivée à Vienne : quoique nous ayons essuyé beaucoup de fatigues mon cher enfant & moi, nous nous portons très-bien. A Ratisbonne nous nous sommes embarqués sur le Danube, dans de petits vaisseaux qu'on appelle, avec raison, des maisons de bois: on y trouve autant de commodités que dans un Palais; poëles, cuisines, &c. Ils ont douze rames, & vont avec tant de rapidité, que la vue est frappée d'une variété continuelle de perspectives. Rien n'est plus agréable que cette route: d'heure en heure on apperçoit une Ville bien peuplée, & ornée de Palais magnifiques: on découvre des solitudes, dont la description sembleroit romanesque: enfin les bords du fleuve sont agréablement diversifiés par des bois, des ro-

chers , & des coteaux couverts de vignes, des champs remplis de bled ; par de grandes Villes , & des ruines d'anciens Châteaux. J'ai vu Passau & Lintz. Cette dernière Ville est fameuse pour avoir été la retraite de la Cour Impériale, lorsque Vienne fut assiégée. Quoiqu'elle soit aujourd'hui honorée de la résidence de l'Empereur, elle n'a pas rempli mon attente ; je l'ai trouvée bien plus petite que je ne le pensois : ses rues sont si étroites , qu'il est impossible de voir les beaux frontispices des Palais. Ils sont presque tous bâtis de belles pierres blanches, & prodigieusement élevés. Comme Lintz ne peut contenir tous ceux qui veulent y demeurer, on a entassé Ville sur Ville ; la plupart des maisons ont cinq étages , & beaucoup en ont six. Il est aisé de comprendre que les rues étant si étroites , les chambres sont fort obscures ; & , ce qui me paroît encore plus insup-

portable , c'est qu'il n'y a point de maison qui ne contienne cinq ou six familles. Les appartemens des plus grandes Dames , même des Ministres d'Etat, ne sont séparés de ceux des Tailleurs & des Cordonniers que par des cloisons ; personne n'occupe plus de deux étages dans une maison : les maîtres logent au premier, & les domestiques habitent celui de dessus. Les Propriétaires n'occupent de leurs maisons que ce qui leur est absolument nécessaire ; ils louent le reste ; ainsi les escaliers sont aussi communs & aussi sales que les rues. Je conviens que les appartemens sont magnifiques : ce sont ordinairement des enfilades de huit ou dix grandes pièces toutes parquetées : les portes & les fenêtres sont ornées de sculpture & de dorure ; les ameublemens sont si riches , qu'on en voit peu de semblables , même chez les Princes Souverains des autres pays. Ils con-

fissent en tapisseries de haute-lisse; en très-grandes glaces, dont les cadres sont d'argent; on y voit des tables en vernis du Japon. Les lits, les chaises, les canapés & les rideaux des fenêtres sont de damas ou de velours de Gênes, enrichis de galons ou de broderie en or. Il y a, en outre, de grands vases en vernis de la Chine, de très-beaux tableaux, & de grands lustres de crystal de roche. J'ai eu l'honneur de dîner chez plusieurs personnes de la première qualité, & je puis dire, avec vérité, que le bon goût & la magnificence de leur table répond à celle de leurs ameublements. J'ai vû, plus d'une fois, servir cinquante plats, tous d'argent, & remplis d'excellents mets; le dessert, qui répondoit au reste du repas, étoit sur la plus belle porcelaine de la Chine. Il y a toujours dans leurs repas une variété surpri-

nante de vins exquis. C'est un usage de mettre sur l'assiette des convives une liste de ceux qu'on doit servir, & j'en ai compté plusieurs fois jusqu'à dix-huit sortes des plus excellens. J'allai hier à la maison de campagne du Comte de Schoonbourn, Vice-Chancelier, où j'étois invitée à dîner. Je n'ai jamais rien vu de si beau que le fauxbourg de Vienne : il est fort grand, & ses maisons sont presque toutes des Palais magnifiques. Vienne seroit une Ville & des plus grandes & des mieux bâties de l'Europe, si l'Empereur vouloit qu'on en abbattît les portes, & qu'on y joignît le fauxbourg. Pour revenir à la maison de campagne du Comte de Schoonbourn, elle est extrêmement belle. Les ameublemens sont de brocart d'un si beau goût, & si brillant, que l'oeil en est satisfait. Il y a une galerie pavée de pierres très-rares; &

dont les murs sont tout couverts de nacre de perle ; la dorure & la sculpture sont répandues avec profusion dans toute la maison : on y voit quantité de belles peintures & de magnifique porcelaine ; des statues d'albâtre & d'yvoire : la vuë & l'odorat sont réjouis par de grands orangers & limoniers, qui sont plantés dans des pots dorés. Le dîner fut splendide & très-bien ordonné ; la bonne humeur du Comte en fit le principal agrément. Je n'ai pas encore été à la Cour ; j'attends ma robe , sans laquelle je ne peux être admise à l'audience de l'Impératrice. Je suis bien impatiente de voir une Beauté qui a fait l'admiration de tant de Nations différentes. Lorsque j'aurai eu cet honneur , je vous marquerai sincèrement ce que j'en pense. C'est toujours un nouveau plaisir pour moi d'ouvrir mon cœur à ma chere Soeur.

L E T T R E V I I I.

*A Monsieur P***. De Vienne, le 14
Septembre ; Vieux style.*

VOus rirez , peut-être , de voir que je vous remercie sérieusement de l'intérêt que vous dites prendre à ce qui me regarde. Je pourrois croire que votre Lettre n'est qu'une plaisanterie , & peut-être ne me tromperois-je pas : mais je ne pense point , comme le commun des hommes , que l'éloignement diminue l'amitié ; je suis , au contraire , persuadée qu'il augmente celle que vous avez pour moi. Quoique j'affecte l'esprit-fort , je conviendrai cependant que j'ai , comme les autres femmes , une grande disposition à croire aux miracles. Ne pensez pas , au reste , que je sois infectée

de l'air qu'on respire dans ces Pays Papistes. Mais je me suis écartée des maximes de l'Eglise Anglicanne ; j'allai Dimanche à l'Opéra que l'on donna dans le Jardin de la *Favorite*. Au reste , j'en fus si contente , que je ne puis me repentir de l'avoir vû. Je crois qu'il n'y a rien de plus beau dans ce genre ; & l'on n'eut pas beaucoup de peine à me persuader que les décorations & les habits ont coûté à l'Empereur trois mille livres sterling. Le Théâtre étoit dressé sur un très-grand Canal : au commencement du second Acte , il se divisa en deux parties , & découvrit l'eau sur laquelle on apperçut à l'instant deux flottes composées de petits vaisseaux dorés , qui arrivoient de divers endroits : ils représenterent un combat naval. Il seroit difficile d'imaginer la beauté de cette scène : je la regardai avec toute l'attention dont

j'étois capable. Tout le reste étoit très-beau dans son genre. Le sujet de l'Opéra étoit l'Enchantement d'Alcine. On y change souvent de décorations , ce qui demande une prodigieuse quantité de machines : tout fut exécuté avec beaucoup d'art. Le Théâtre si vaste , que l'œil peut est à peine le parcourir ; on y compte jusqu'à cent huit habits , tous de la dernière magnificence. Comme il n'y a point de Salle capable de contenir les décorations & les machines qui y sont nécessaires , on est obligé de le construire en plein air , & les Dames sont exposées aux injures du tems , parce qu'il n'y a qu'un seul Pavillon , destiné pour la Famille Impériale. La première fois que cet Opéra fut représenté , il survint une pluie qui obligea les Spectateurs de s'enfuir ; & je pensai être étouffée dans la foule. Autant les Opéra sont

beaux à Vienne, autant les Comédies y sont ridicules. Il n'y a qu'un Théâtre où l'on en représente : j'ai eu la curiosité d'en voir une. C'étoit Amphitrion , ce qui m'a fait plaisir , parce que ce sujet ayant été déjà traité par un Poète Latin , un François & un Anglois , j'étois curieux de voir comment un Autrichien s'en étoit tiré. Quoique j'entendisse assez la langue , pour comprendre presque toute la Pièce , j'y allai avec une Dame qui eut la bonté de me la rendre mot pour mot. L'usage est de prendre une Loge de quatre Places pour soi & pour sa compagnie, & le prix en est fixé à un ducat. Le lieu du Spectacle étoit bas & obscur ; mais je fus bien dédommée par la Comédie ; je n'ai , en vérité , jamais tant ri. Jupiter ouvre la Scène ; il fait l'amour à Alcmene , par le trou d'un nuage : la Pièce finit par la nais-

fance d'Hercule. L'usage que Jupiter fait de sa métamorphose est très-plaisant : lorsqu'il paroît sous la figure d'Amphitrion , on croit qu'il va voler à Alcmene avec les transports que M. Dryden lui prête ; point du tout, il escroque un habit galonné au Tailleur d'Amphitrion , un sac d'argent à un Banquier, un diamant à un Juif, & commande un grand souper chez un Traiteur. Enfin, la Pièce roule sur les importunités qu'Amphitrion essuie de la part de ces créanciers. Sosie est traité de la même maniere par Mercure. Tout cela me fit beaucoup rire; mais je ne pardonnai point au Poète d'avoir lardé sa Pièce d'expressions indécentes, & de mots si grossiers , que le bas peuple de Londres auroit peine à les souffrir dans la bouche d'un Bateleur. Ajoûtez à cela , que les deux Sosies mirent exactement culotte bas, devant des

Loges remplies de Gens de la première qualité, qui furent satisfaits du jeu de ces deux impertinens Auteurs, & m'assûrèrent que cette Pièce étoit célèbre. Je finis ma Lettre par cette relation, qui n'est pas indigne de l'attention de M. Collier. Je ne vous ennuierai point par de longs complimens d'adieu ; je les crois, en général, aussi fatigans que les révérences que l'on fait en sortant d'un appartement, lorsque la visite n'a déjà été que trop longue.



L E T T R E IX.

*A la Comtesse de ***. De Vienne ,
le 14 Septembre ; Vieux style.*

VOUS écrire encore , après la longue & ennuyeuse Lettre que vous venez de recevoir de moi , c'est me rendre importune , ma chere Soeur , je l'avoue. Mais je vous ai promis de vous faire part de ma premiere entrée à la Cour , & je veux vous tenir parole. Pour me préparer à cette cérémonie , il a fallu me mettre à la torture dans une robe fort étroite , m'armer d'une *gorgette* , & du reste de l'équipage , qui fait , en général , un habillement fort incommode , quoiqu'il soit avantageux pour la taille & le cou. Je veux vous donner une idée des modes de Vienne , qui sont plus ridicules , & plus

opposées au sens commun , que vous ne pouvez vous l'imaginer. Les Femmes bâtissent sur leur tête un édifice de gaze , qui a environ une verge (a) de hauteur. Elles prennent d'abord un bourrelet , qui ne differe de celui dont les laitieres se servent pour porter leur pot au lait sur la tête , qu'en ce qu'il est trois fois plus gros ; élevent dessus trois ou quatre étages qu'elles fortifient avec une quantité prodigieuse de gros rubans ; cette masse est ensuite couverte de leurs cheveux , auxquels elles en ajoutent beaucoup de postiches : car c'est pour elles une beauté singuliere d'avoir la tête trop grosse pour qu'elle puisse entrer dans un tonneau de moyenne grandeur. Elles se poudrent beaucoup , afin qu'on n'apper-

^{ww}(a) C. à d. trois pieds, mesure de France.
çoive

çoive pas le mélange des cheveux : pour perfectionner cet ajustement , elles y mettent trois ou quatre rangs de grandes épingles à têtes de diamant , de perles , & de pierres de toutes couleurs , & elles ont soin que ces épingles débordent les cheveux. Pour porter en équilibre cette énorme coëffure , je vous jure qu'il faut avoir beaucoup d'art & d'usage. Leurs jupes sont plus larges que les nôtres de trois ou quatre verges ; elles sont, en outre , soutenues par des baleines ; de façon qu'une Dame de Vienne occupe plusieurs toises de terrain. Jugez combien cet ajustement bizarre augmente la laideur qu'il a plû au Tout-Puissant de leur donner à toutes en général ! L'Impératrice elle-même est obligée de suivre , en quelque façon , ces modes absurdes , qu'on ne quitteroit pour rien au monde. Elle m'accorda

I. Partie, in deux en un C. Bailly

une audience particuliere d'une demi-heure , au bout de laquelle on permit aux autres Dames de venir faire leur Cour. En voyant cette Princesse , j'ai senti le ravissement de l'admiration : ses traits ne sont cependant pas tout-à-fait réguliers ; ses yeux ne sont point grands ; mais ils sont vifs & doux ; son nez est bien fait, son front bien pris ; sa bouche est charmante ; elle a le sourire extrêmement agréable ; son teint est le plus beau que j'aye jamais vû ; sa tête est ornée d'une prodigieuse quantité de beaux cheveux : mais sa taille, son air & ses gestes ! ... pour les peindre, il faudroit emprunter le langage poëtique. Ce qu'on a dit de la noblesse de Junon , des charmes de Vénus , n'est point encore assez expressif : les graces sont répandues sur toute sa personne. Non, la fameuse Vénus de Médicis n'a pas une taille plus réguliere. On ne peut rien ajouter à la

beauté de son cou , ni à celle de ses mains. Avant de les avoir vues , je n'imaginois pas que la Nature en eût produit de si belles. J'ai été presque fâchée que le rang que j'occupe ici , m'ait empêché de les baiser ; toutes les Dames qui sont admises à l'honneur de lui faire leur cour , ont ce bonheur en entrant & en sortant. Elle ne tarda pas à s'asseoir pour jouer au *Quinze* : comme je ne savois pas ce jeu , je fus privée de l'honneur de jouer avec elle. Pour m'en dédommager , elle eut la bonté de me faire asseoir à sa droite , & m'adressa souvent la parole avec cette grace qui lui est naturelle & particuliere en même tems. Je m'attendois à chaque instant de voir venir les Seigneurs faire leur Cour : mais l'étiquette de Vienne est différente de celle de Londres. Aucun homme n'entre chez l'Impératrice ; le Grand-

Maître vient seulement l'avertir de l'arrivée de l'Empereur. Ce Prince me fit l'honneur de m'adresser la parole ; ce qui me flatta d'autant plus qu'il ne l'adresse jamais aux Dames qui sont chez l'Impératrice ; sa visite se fait avec un ton de gravité , & un air de cérémonie singulièrement affecté. L'Impératrice *Amélie* , veuve de l'Empereur Joseph , est venue ce soir rendre visite à l'Impératrice Reignante ; elle étoit accompagnée des deux Archiduchesses , ses Filles , qui sont fort aimables. Leurs Majestés Impériales se sont levées , & sont allées au-devant d'elle , jusqu'à la porte de l'appartement. L'Impératrice *Amélie* s'est assise dans un fauteuil , à côté de l'Impératrice Reignante ; les Archiduchesses se sont mises sur des sièges à dossier , mais sans bras. On a servi le souper où les Seigneurs ont eu la liberté d'assister.

Le repas étoit splendide ; les Filles d'honneur de l'Impératrice ont rangé les plats. Elles sont au nombre de douze, toutes jeunes, & de la première qualité. On ne leur donne aucuns gages ; elles sont seulement logées & nourries à la Cour , où elles sont fort gênées , n'ayant pas la liberté d'aller dans les assemblées, même de se montrer au dehors, si ce n'est lorsqu'il faut en complimenter quelqu'une d'entr'elles qui vient de se marier : dans cette occasion , l'Impératrice lui fait présent de son portrait. Les trois premières sont appelées Dames de la clef , & elles portent des clefs d'or à leur côté. Lorsqu'elles sont sorties du service de l'Impératrice , l'usage veut qu'elles lui fassent , pendant le reste de leur vie , un présent tous les ans , le jour de sa Fête : cela me paroît assez singulier. L'Impératrice n'a que des Filles à son service,

excepté la Grande-Maitresse , qui est ordinairement une veuve de la première qualité, & toujours fort âgée : elle est en même tems Dame de la Garderobe, & Mere ou Gouvernante des Filles d'honneur. Celles qui habillent l'Impératrice ne sont pas , à beaucoup près, si considérées à Vienne , que le sont à Londres celles qui font la même fonction auprès de la Reine d'Angleterre : les premières ne sont regardées que comme de simples Femmes de chambre. J'eus le lendemain audience de l'Impératrice Mere, Princesse remplie de douceur & de vertu ; mais elle a donné dans le plus grand excès de dévotion. Elle fait une pénitence continue, sans avoir jamais péché. Elle porte toujours le deuil ; mais elle permet les habits de couleur à ses Filles d'honneur, dont le nombre est aussi de douze. Je n'ai rien vu

de si lugubre , & de si désagréable en même tems , que le grand deuil de Vienne ; & on le prend pour tous les proches parens. Les femmes sont couvertes de noir depuis la tête jusqu'aux pieds ; on ne voit point leur linge ; un crêpe couvre leur cou , leurs oreilles , & les deux côtés de leur visage , dont le bout perce à peine au milieu. Dans un deuil de Veuve , elles ont de plus un bandeau sur le front. Avec cet habit lugubre , elles vont , sans scrupule , dans tous les lieux publics de divertissement. Le lendemain , j'allai faire ma cour à l'Impératrice *Amélie* , qui est à présent à son Palais de retraite , à un demi-mille de Vienne. J'y vis un divertissement tout nouveau pour moi ; c'est l'amusement ordinaire de cette Cour. L'Impératrice étoit assise sur un petit trône , élevé au bout de la grande allée de son jardin. Les

Dames de qualité étoient rangées des deux côtés, ayant à leur tête les deux jeunes Archiduchesses. Elles étoient coëffées en cheveux tout garnis de pierreries, & tenoient en main des fusils fort beaux & fort légers. A quelque distance de-là étoient placés trois tableaux ovales, qui étoient le but où ces Dames devoient tirer. Le premier représentoit *Cupidon* versant du vin rouge dans un grand verre; cette devise étoit au-dessous : *il est facile d'être vaillant ici*. Sur le second étoit la *Fortune*, tenant une guirlande; il y avoit pour devise : *pour celle que la Fortune favorise*. Sur le troisieme on voyoit une épée, dont la pointe étoit surmontée d'une couronne de laurier, avec cette devise : *point de honte à craindre ici pour les vaincus*. On avoit placé près de l'Impératrice un trophée doré, couronné de fleurs, & tout rempli de petits

crochets , d'où pendoient des mouchoirs de Turquie , des palatines , des rubans , des dentelles , &c. pour les moindres prix. L'Impératrice donna de sa propre main le premier , qui étoit une tabatiere d'or , dans laquelle il y avoit une bague où étoit monté un très-beau rubis , entouré de diamans. Le second prix consistoit en un petit Cupidon enrichi de diamans , un service de très-belle porcelaine pour le thé , une table à bords d'or pour le même usage , en coffres de vernis du Japon , en éventails ; & autres meubles aussi galans. Tous les hommes de qualité de Vienne furent spectateurs ; mais il n'y eut que les Dames qui tirèrent : l'Archiduchesse *Amélie* remporta le premier prix. Ce divertissement m'amusa beaucoup , & peut-être le détail en feroit-il aussi intéressant , que celui que nous donne Virgile dans l'E-

néide , si j'écrivois aussi-bien que ce Poëte. C'est un des principaux amusemens de l'Empereur , & rarement il se passe une semaine , sans qu'il en donne un pareil ; ce qui rend les jeunes Dames de Vienne assez adroites pour défendre un Fort. On rit beaucoup ici de voir que je n'ose manier un fusil. Pardonnez , ma chere Soeur , si je finis sans compliment ; peut-être croyez-vous que je ne finirois jamais.



L E T T R E X.

*A Milady R***. De Vienne, le 20
Septembre 1716. Vieux style.*

LA Lettre obligeante que vous m'avez écrite, m'a fait d'autant plus de plaisir, que vous n'y avez épargné ni le papier, ni le tems, & je reconnois là votre caractère. Oui, je suis trop sûre de votre amitié, pour imaginer qu'elle puisse être altérée par l'absence, & par le séjour de la Cour: je crois, au contraire, que vous penserez quelquefois à moi. Je suis fort sensible aux mortifications qu'essuie notre petite ancienne amie. Je la plains d'être dans un Pays où il y a des usages barbares; certainement, elle n'auroit ici d'autre défaut, que celui d'être trop jeune pour être à la mode: je lui conseille

de s'y transporter dans sept ou huit ans ; elle sera encore une jeune & brillante Beauté. Je peux vous assurer que ni les rides , ni les cheveux gris , ni même un dos courbé , ne sont point un obstacle aux conquêtes. Croiriez-vous que Madame de S. H. K. eut pour adorateur un jeune homme de vingt-cinq ans , & qu'un autre à peu près de même âge, fut toujours empressé à donner le bras à la Comtesse d'O-d au sortir de l'Opera ? Ce sont cependant les Spectacles que l'on voit tous les jours , & personne n'en est surpris, que moi. Une femme est regardée comme une jeune novice , sans expérience jusqu'à l'âge de trente-cinq ans , & quelquefois elle ne fait du bruit dans le monde qu'à quarante. Je ne fais , Milady , ce que vous penserez de tout ceci ; pour moi , je vous assure que je suis charmée de savoir que Vienne

est un paradis terrestre pour les vieilles femmes ; & je me console du peu de cas qu'on y fait aujourd'hui de moi , parce que je compte y revenir , lorsque je ne pourrai plus me montrer ailleurs. Que je plains ce grand nombre de femmes Angloises , qui sont réduites depuis longtems à faire les prudes ! Si elles étoient ici , elles tiendroient encore le premier rang parmi les Beautés. D'ailleurs , le mot *réputation* n'a point à Vienne la même signification que nous lui donnons à Londres ; & loin de la perdre , en prenant un Amant , au contraire , on s'en fait une ; parce que les femmes reçoivent plus de considération par le rang de ceux qui leur font la cour , que par celui de leurs maris mêmes. Ce qui doit vous paroître bien plus extraordinaire encore , c'est qu'il n'y a dans cette Ville ni coquettes ni prudes. Aucune femme

n'oseroit paroître assez coquette pour écouter deux Amans à la fois , & l'on n'en voit point qui soient assez prudes pour prétendre être fidelles à leurs Maris. Ces derniers sont ici d'une douceur admirable ; ils ont autant d'attentions pour les Amans de leurs femmes, que pour un commis qui les décharge de la partie la plus embarrassante de leurs affaires : ils n'en sont pas moins occupés pour cela ; chacun d'eux va faire ailleurs la fonction de commis ; en un mot, c'est la coutume à Vienne que chaque femme ait deux Maris , l'un qui en porte le nom , l'autre qui en fait les fonctions ; & les engagements sont si connus , que ce seroit faire un affront à une femme de qualité , de l'inviter à dîner , sans inviter en même tems ses deux suivans , son Amant & son Mari : elle ne manqueroit pas même d'en marquer son ressentiment. Elle

se place entr'eux avec beaucoup de gravité. Les *sous-mariages* durent ordinairement vingt ans de suite, & souvent la Maitresse ruine totalement son Amant. Ces liaisons sont plus souvent formées par l'usage que par l'amour. Un homme est peu considéré, lorsqu'il n'est attaché à personne; & sitôt qu'une femme est mariée, elle cherche un Amant, pour faire partie d'un équipage sans lequel elle ne peut être agréable. L'Amant commence par assurer à sa Maitresse une pension, qu'il seroit toujours forcé de lui payer, quand même il cesseroit de la voir: j'imagine que c'est la véritable cause de ces exemples étonnans de constance qu'on voit ici. Je pourrois vous nommer plusieurs femmes de la première qualité, dont les pensions sont aussi connues que leur patrimoine, sans qu'elles en soient moins estimées:

leur conduite , au contraire , seroit suspecte, si on les soupçonnoit de ne rien recevoir de leur Amant , & elles mettent de la rivalité à se faire donner la plus forte pension : en un mot, c'est un deshonneur parmi elles , d'être sans intrigue. Une de ces Dames , avec qui je suis fort liée , me dit hier que je lui avois beaucoup d'obligation , d'avoir pris ma défense dans une conversation qu'on avoit tenue à mon sujet. On y soutenoit que je n'avois pas le sens commun , puisque depuis quinze jours que j'étois à Vienne , je n'avois fait aucune démarche pour lier une intrigue. Elle répondit , selon ce qu'elle m'a rapporté , qu'il étoit injuste d'attribuer à la stupidité , ce qui ne devoit l'être qu'à l'incertitude de mon départ ; & voilà tout ce qu'elle put trouver pour ma justification. Il m'arriva hier au soir une aventure bien singulière : je vais vous la raconter , afin de vous

donner une idée de la maniere dont les hommes déclarent ici leur passion. J'étois chez la Comtesse de ***, qui tenoit assemblée : le jeune Comte de *** me donna la main pour descendre l'escalier ; il profita de cette occasion , pour me demander si je comptois rester longtems à Vienne. Je lui répondis que je ne pouvois rien décider à ce sujet ; que cela dépendoit uniquement de la volonté de l'Empereur. Hé bien ! reprit-il , que votre séjour y soit long ou non , vous devriez au moins y passer le tems agréablement , & y engager une petite affaire de cœur. Mon cœur , répondis-je d'un ton assez sérieux , ne s'engage pas facilement ; d'ailleurs, j'ai dessein de le garder. Cette réponse , reprit-il encore en soupirant, m'annonce que je ne dois pas y prétendre ; ce qui m'afflige d'autant plus que je vous aimois sincèrement. Je veux , cependant , vous obliger ;

puisque vous ne me trouvez pas di-
 gne de vous , faites - moi connoître
 celui d'entre nous qui vous plaît le
 plus , & je vous promets d'arranger
 cette affaire à votre satisfaction. Ju-
 gez comment j'aurois reçu un pareil
 compliment à Londres ; mais je con-
 noissois assez l'usage de Vienne, pour
 sentir qu'il cherchoit sincèrement à
 m'obliger. Je le remerciai du zèle
 qu'il me marquoit, & me contentai de
 l'assûrer que je n'avois pas l'inten-
 tion d'en profiter. Vous voyez , ma
 chere, que la galanterie & la bonne
 éducation varient autant dans les
 différens climats , que la Morale &
 la Religion. Qui sont ceux qui ont
 les meilleures notions de l'une & de
 l'autre ? c'est ce que nous n'appren-
 drons qu'au jour du Jugement ;
 grand jour d'éclaircissement, dont
 l'éloignement ne cause, je vous l'as-
 sûre, aucune impatience à votre, &c.

LETTRE XI.

*A Madame J***. De Vienne , le 26
Septembre 1716. Vieux style.*

LA Lettre que j'ai reçue de vous m'a fait un sensible plaisir , parce que je vous aime sincèrement ; elle me feroit , au contraire , beaucoup de peine , si je vous aimois moins. L'aversiion extrême que j'ai pour l'écriture , me fait trembler à la seule idée d'une nouvelle correspondance. Je crois avoir désobligé au moins une douzaine de mes connoissances de Londres , en ne voulant pas entretenir un commerce de Lettres avec elles. J'étois cependant convaincue qu'il auroit été amusant : mais j'ai refusé la satisfaction de lire des choses agréables , pour n'être pas obligée d'en

écrire d'insipides. Le plaisir que j'ai de recevoir des preuves de votre amitié , triomphe de mon aversion : je crains cependant que ma réponse ne vous fasse regretter la peine que vous avez prise de m'écrire. Ce n'est pas de l'Autriche qu'on reçoit des Lettres pleines de vivacité , & le flegme du pays m'a déjà gagnée ; on en met jusques dans les querelles & la galanterie ; il n'y a que le cérémonial qui en soit exempt ; c'est lui qui développe toute la vivacité dont les Autrichiens sont capables. Deux carosses se rencontrant , il y a peu de tems , dans une rue fort étroite , pendant la nuit : les Dames qui étoient dedans se disputèrent entr'elles le pas ; & ne pouvant décider laquelle devoit reculer , elles resterent dans leur voiture jusqu'à deux heures du matin. Elles étoient

décidées l'une & l'autre à périr ;
 plutôt que de céder sur un point de
 cette importance ; & la rue n'auroit
 été débarrassée qu'à leur mort ,
 si l'Empereur n'avoit envoyé ses
 Gardes pour les séparer : elles re-
 fuserent encore mutuellement de cé-
 der le pas ; & l'on ne vint à bout
 de les séparer , que lorsqu'on eut
 imaginé de les faire sortir toutes deux
 de leurs carosses , & entrer dans une
 chaise à porteur exactement au mê-
 me tems. On eut beaucoup de peine
 à mettre les Cochers à la raison ;
 ils étoient aussi entêtés sur le pas ,
 que leurs maitresses mêmes. Les fem-
 mes ne regrettent leur mari , que
 parce qu'elles perdent leur rang ,
 les veuves n'en ayant aucun à Vien-
 ne. Dans cette sorte de point d'hon-
 neur les hommes n'en cèdent point
 aux femmes : non-seulement ils dé-

daignent d'épouser des femmes d'une naissance au-dessous de la leur, mais même de leur faire l'amour. Ils sont, en vérité, plus attentifs à la généalogie de leur maîtresse, qu'à sa beauté. Une femme qui peut compter parmi ses ancêtres des Comtes de l'Empire, n'a besoin ni de beauté, ni de sagesse, ni de bien pour trouver un mari. Il est vrai que les hommes ne tirent pas grand avantage de la richesse de leurs femmes, parce que les Loix d'Autriche restreignent la dot de celles-ci à deux mille florins, & le bien qu'elles ont au-delà reste tout entier à leur disposition : ainsi, il y a ici quantité de femmes beaucoup plus riches que leurs Maris, lesquels sont encore obligés de leur fournir l'argent nécessaire à leurs menus plaisirs, & selon leur qualité. Ces Loix & ces

Coutumes sont , sans doute , la cause de la grande liberté dont elles jouissent. Je suis persuadée que, connoissant mon extrême indifférence , même mon aversion pour tout ce qui s'appelle cérémonial , vous me plaignez beaucoup d'être dans un pays où l'on en fait son unique occupation. Je suis cependant un objet d'envie pour les femmes de Vienne : j'ai , selon l'usage , le pas sur toutes ; mais l'on fait bien rendre compte aux pauvres Envoyés du respect que l'on est forcé d'avoir pour les Ambassadeurs : on les traite d'une manière qui révolteroit mon indifférence même. Ils n'ont point d'entrée à la Cour les jours de cérémonie ; dans les autres , ils n'entrent & ne sont salués que les derniers. Enfin il faudroit un volume entier pour vous détailler toutes les céré-

monies , & je ne me suis déjà que trop étendue sur un sujet si insipide qui fixe cependant toute l'attention du peuple. Jugez à présent si je m'amuse beaucoup ici. Je suis , &c.



LETTRE

L E T T R E X I I .

*A Milady de ***. De Vienne , le 1.
Octobre 1716. Vieux style.*

Vous me demandez un détail sur les modes de Vienne ; vous voulez même que je vous fasse une description de cette Ville : je suis toujours prête à vous obéir ; mais vous aurez la bonté de prendre ma volonté pour le fait. Si j'entreprendrois de vous marquer toute la différence qu'il y a entre les modes de ce pays & les nôtres , il me faudroit une rame entiere de papier , encore ne vous marquerois-je que des choses très-insipides. Les femmes de Vienne ne ressemblent aux Françoises ou aux Angloises , qu'en ce qu'elles ont , comme elles , des jupes ; mais les premieres ont des

I. Partie.

D

usages qui leur sont tout particuliers. Les veuves ne peuvent jamais , sans indécence , porter du verd , ni du couleur de rose ; toutes les autres couleurs , même les plus éclatantes , leur sont permises. Les assemblées sont l'amusement ordinaire. Il n'y a jamais Opéra qu'à la Cour , & l'on n'y en donne que dans des cas particuliers. Madame Rabutin tient assemblée à son Hôtel régulièrement tous les soirs. Les autres Dames en tiennent toutes les fois qu'il leur plaît de faire voir la magnificence de leurs appartemens , ou qu'elles veulent donner à quelqu'un des marques de considération le jour de sa fête. Dans ce dernier cas, elles font annoncer que l'assemblée se tiendra chez elles en l'honneur du Comte , ou de la Comtesse de Cela s'appelle jour de *Gala*. Tous les parens & amis de la Dame dont

on célèbre la fête sont obligés d'y paroître avec la plus grande parure. La Maîtresse de la maison n'est astreinte à aucun cérémonial ; elle ne va prier personne en particulier ; & se trouve à son assemblée qui veut. On présente à la compagnie des glaces de plusieurs espèces , hiver & été ; après quoi les uns jouent à l'ombre ou au piquet ; les autres forment des cercles de conversation. Tout jeu de hazard y est défendu. On tint l'autre jour le *Gala* pour la fête du Comte d'Altheim , favori de l'Empereur. Je n'ai jamais vu tant d'habits riches , & de mauvais goût. On brode à Vienne les plus belles étoffes , & on ne les charge d'or , que pour les rendre plus cheres. Les jours ordinaires , les femmes portent une écharpe , & mettent dessous tel habit qu'il leur plaît.

Pendant que je suis sur l'article

de Vienne , il faut que je vous parle des Couvents. Il y en a de toute espèce ; mais je donnerois la préférence à celui de S. Laurent : il y regne une propreté & une honnête liberté quî m'ont bien plus édifiée que ces austérités qu'on pratique dans les autres Monastères , au milieu d'une saleté continuelle , qui doit rendre la vie insupportable. Le nombre des Religieuses du Couvent de S. Laurent est d'environ cinquante. Elles sont toutes de qualité : les cellules sont très-propres , & toutes remplies de tableaux plus ou moins précieux , selon la qualité de celles qui les occupent. Le long de ces cellules , il regne une galerie bâtie en pierre blanche , & garnie des portraits de toutes les Sœurs qui , par leur exemple , ont édifié la maison. La Chapelle est très-propre & richement dorée. Rien ne sied mieux

que l'habit de ces Religieuses. Leur robe est blanche ; les paremens des manches & leur coëffe sont de coton des Indes. Elles ont sur leur tête un petit voile noir qui leur pend par derriere. Il y a dans ce Couvent une autre classe de Religieuses , qui font auprès d'elles la fonction de femmes de chambre. Les premieres reçoivent la visite de toutes les femmes ; elles jouent à l'Ombre dans leur chambre ; il est vrai qu'elles sont obligées d'en demander la permission à l'Abbesse, qui ne la leur refuse jamais: quoiqu'âgée d'environ quatre-vingts ans, elle est fort vive & très-gaie ; enfin elle n'a aucune infirmité de la vieillesse. Je ne connois point de vieille fille qui ait un caractère aussi agréable que cette Abbesse. Elle m'a fait présent de plusieurs jolis ouvrages qu'elle a faits elle-même, & de beaucoup de

confitures. La grille de ce Couvent n'est pas serrée ; on pourroit facilement y passer la tête ; je crois même qu'un homme un peu moins gros qu'à l'ordinaire y passeroit facilement tout le corps. Le jeune Comte de Salamis y vint pendant que j'y étois ; l'Abbesse lui donna sa main à baiser. Je fus surprise de trouver dans ce Couvent la seule jeune & belle personne qui soit à Vienne. Elle est belle & jolie en même tems ; mais elle est encore plus agréable par la vivacité de son esprit , & la douceur de son caractère , que par sa charmante figure ; elle a fait enfin l'admiration de la Ville. Je ne pus cacher l'étonnement où j'étois de voir qu'une telle personne fût Religieuse. Elle me dit des choses fort obligeantes , & me pria de la venir voir souvent. Ce sera pour moi , ajouta-t-elle en soupirant , un plai-

fir infini; j'évite, avec grand soin, de voir mes anciennes connoissances, & toutes les fois qu'il en vient quelqu'une ici, je me renferme dans ma cellule. Les larmes lui vinrent aux yeux; j'en fus attendrie, au point que je lui parlai d'un ton de compassion. Elle ne voulut pas convenir qu'elle étoit malheureuse. J'ai fait bien des recherches pour connoître la véritable cause de sa retraite, & j'ai seulement appris que tout le monde en étoit étonné comme moi, sans en savoir davantage. Je lui ai rendu plusieurs visites; mais je ressens du chagrin toutes les fois que je vois une si belle personne enterrée toute vive. Je ne suis pas étonnée que des Religieuses aient si souvent inspiré de violentes passions; la pitié qu'on sent naturellement pour ces filles, sur-tout lorsqu'elles paroissent mériter une

autre destinée, porte facilement le cœur à des sentimens plus tendres. Mon éloignement pour la Religion Romaine augmente beaucoup depuis que je vois la misere qu'elle cause à tant de femmes, & la superstition du peuple, parmi lequel il se trouve toujours quelqu'un qui va offrir des morceaux de chandelle à des figures de bois qui sont placées dans presque toutes les rues. Les Processions que je vois souvent ne sont autre chose qu'un faste très-bizarre. Dieu sait si c'est par esprit de contradiction; mais je n'eus jamais tant d'aversion pour le Pape. Je suis, ma chère, &c.



LETTRE XIII.

*AMr. ***. De Vienne, le 10 Octobre
1716. Vieux style.*

JE ne mérite nullement les reproches que vous me faites. Si j'ai différé quelque tems à vous répondre, ce n'est point que j'ignore combien je vous dois de remerciemens. Soyez persuadé qu'il n'y a aucun plaisir que je ne sacrifie à celui de vous donner de mes nouvelles, & d'en recevoir des vôtres. Malgré les protestations d'estime que vous me faites, je differerai, autant que je pourrai, de vous prouver que vous êtes dans l'erreur, si vous croyez sérieusement que mes Lettres vous amuseront. Je suis mortifiée, d'avance, de l'étonnement que vous causera votre méprise,

D v

malgré le soin que j'ai pris pour découvrir quelque chose qui soit digne de votre curiosité. J'ai examiné , avec beaucoup d'attention , tout ce qu'il y a à voir ici. On y trouve quelques belles maisons de campagne , particulièrement celle du feu Prince de Lichtenstein ; mais il n'y a que des statues modernes ; les tableaux même ne sont pas des meilleurs Maîtres : il est vrai que l'Empereur en a quelques-uns de grand prix. J'allai hier voir son trésor : il paroît que , pour le garnir , on a plus songé à la quantité qu'à la qualité. J'y passai plus de cinq heures , & quoiqu'il y ait beaucoup de choses , j'y en trouvai peu qui méritassent attention. Il est dans une très-longue galerie qui est remplie des deux côtés , & dans cinq grandes chambres qui sont aussi toutes pleines. On y voit beaucoup de

tableaux , parmi lesquels il y a de belles mignatures : les plus beaux sont du Corrège; car ceux du Titien sont à la *Favorite*. Le cabinet des pierreries m'a paru moins riche que je le croyois. On m'y a montré une coupe à peu près de la grandeur d'une tasse à thé; elle est d'une seule émeraude : on a tant de respect pour elle , qu'il n'est permis qu'à l'Empereur d'y toucher. Il y a un autre grand cabinet rempli de pièces de mécanique : je n'y en ai trouvé qu'une digne d'attention ; c'est une écrevisse , dont les mouvemens sont si artistement faits , qu'on la croiroit naturelle. Dans un autre cabinet est une collection d'agathes , parmi lesquelles il y en a d'extrêmement belles ; & d'une grosseur peu commune. On y voit , en outre , plusieurs vases de lapis lazuli. Le cabinet de médailles est si pauvre , que j'en

ai été surprise ; je n'y en ai vu aucune de prix , & en général il est en mauvais ordre. Parmi les antiques , ils'en trouve très-peu qui en méritent le nom. En les voyant , je dis naturellement qu'elles étoient modernes ; & je ne pus m'empêcher de rire en entendant le savant Antiquaire répondre qu'elles étoient assez anciennes : car il y avoit quarante ans qu'il les voyoit dans ce lieu. Le cabinet suivant m'a encore plus amusée que la réponse de l'Antiquaire. On n'y voit que des petits enfans de cire , & des joujous garnis de pierreries : deux chambres sont toutes remplies de ces bagatelles. On m'a fait observer un Crucifix, qu'on m'a assuré avoir parlé très-fagement à l'Empereur Léopold. Je veux vous épargner l'ennui de lire le catalogue du reste. Je ne peux cependant oublier un petit morceau

d'aimant qui tient en l'air une ancre d'acier qu'il m'est impossible de lever de terre. C'est ce que j'ai trouvé de plus curieux dans le trésor. Il y a quelques têtes antiques ; mais on les a presque toutes défigurées par des additions modernes. Je prévois que ma Lettre vous ennuiera , & je n'ose m'excuser sur la stérilité de l'objet ; je vous demande seulement grace pour l'insuffisance de votre, &c.

LETTRE XIV.

*A la Comtesse de ***. De Prague,
le 17 Novembre 1716. Vieux style.*

SI, pour être convaincue de mon sincère attachement , il vous en falloit , ce que je ne crois pas , ma chere Soeur , de nouvelles preuves , je ne pourrois vous en donner une plus forte qu'en vous écrivant dans

l'état de fatigue où je suis , après avoir couru la poste trois jours & trois nuits. Le Royaume de Bohême est le Pays le plus désert que j'aye vu en Allemagne. Les Villages y sont si misérables , qu'à peine les voyageurs trouvent-ils , même dans les Auberges où l'on prend la poste, de l'eau & de la paille fraîche. J'avois mon lit avec moi , mais je ne savois où le placer ; & j'aimois mieux voyager toute la nuit enveloppée de ma fourrure , que d'aller dans les poëles respirer toutes sortes de mauvaises odeurs. Prague étoit autrefois la résidence des Rois de Bohême , & l'on y voit encore quelques restes de son ancienne splendeur : c'est une des plus grandes de l'Allemagne ; mais elle est bâtie à l'antique , & il y a très-peu d'habitans : ce qui est cause que les logemens y sont à très-bon marché. Les gens de

qualité , qui n'ont pas assez de bien pour vivre à Vienne , vont s'établir à Prague : on y tient des assemblées ; on y donne des concerts ; enfin , on s'y procure tous les amusemens qu'on peut trouver loin de la Cour. Tout y est en abondance , principalement le gibier , qui est excellent. J'ai déjà reçu la visite des premières femmes de la Ville , desquelles j'ai connu la Famille à Vienne. On suit ici les modes de la Capitale , dans le même goût qu'on suit à Exceter celles de Londres : c'est-à-dire , qu'on enchérit sur les modeles. Enfin , l'habit des femmes de Prague est singulier , au point qu'il faudroit, pour qu'un étranger scût qui le porte , qu'on mît sur leur dos : *c'est une femme*. Je vous assure que cette indication est aussi nécessaire que celles qui sont sur les tableaux des barbouilleurs , sans quoi on ne sauroit ce qu'ils ont voulu

peindre. Je ne manquerai pas de vous
écrire de Dresde & de Leipfick ; car
je suis décidée à ne me jamais livrer
au repos , qu'après avoir fatisfait vo-
tre curiosité. Je suis , &c.



LETTRE XV.

*A la Comtesse de ***. De Leipfick ,
le 21 Novembre 1716. Vieux style.*

J'ESPERE que vous me pardonnerez facilement , ma chere Sœur , de ne vous avoir point écrit de Dresde , comme je vous l'avois promis , lorsque vous saurez que je ne suis point sortie de ma chaise , depuis Prague jusqu'ici. Jugez combien je devois être fatiguée d'avoir couru la poste vingt-quatre heures sans dormir , & sans prendre de rafraîchissement ; car il m'est impossible de dormir dans une voiture , quelque lasse que je sois. Nous avons passé , au clair de la lune , les précipices affreux qui séparent la Bohême de la Saxe , & au bas desquels coule l'Elbe. Je n'avois pas lieu de craindre d'être noyée dans cette rivière ; car il est certain que , si nous avions versé , j'aurois été morte

avant d'arriver au bas de ces rochers. Le chemin est si étroit en quelques endroits, que je ne voyois pas un pouce de distance entre les roues & le précipice. J'ai cependant eü assez de bonté pour ne pas éveiller Mylord M***, qui dormoit d'un profond sommeil à côté de moi, & lui faire partager ma crainte dans un si pressant danger. Cependant la clarté de la lune m'ayant fait appercevoir que nos postillons sommeilloient, pendant que nos chevaux alloient au grand galop, je ne pus m'empêcher de les appeller & de leur dire de faire attention au lieu où nous étions. Ma voix éveilla Mylord, qui fut encore plus effrayé que moi de la situation où nous nous trouvions : il m'assura qu'il avoit passé cinq fois les Alpes en différens endroits, & que jamais il n'y avoit trouvé des chemins aussi dangereux. J'ai appris depuis qu'on voyoit assez souvent des corps de

voyageurs dans l'Elbe ; mais , grace
 à Dieu , nous n'avons pas eu cette
 triste destinée. Après avoir passé ces
 affreux rochers , nous découvrîmes
 Dresde , dont la situation est très-
 agréable : elle est dans une vaste
 plaine sur le bord de l'Elbe. Je fus
 bien aise d'y passer un jour pour me
 reposer. De toutes les Villes que j'ai
 vues en Allemagne , c'est la plus
 propre. Les maisons y sont presque
 toutes bâties à neuf ; le Palais de l'E-
 lecteur est très-beau ; son trésor est
 rempli de raretés de différentes es-
 peces ; il y a une collection de mé-
 dailles fort estimée. Le Chevalier ***
 envoyé de notre Roi m'a rendu vi-
 site , aussi-bien que Madame de L***
 que j'avois connue à Londres , lors-
 que son mari y étoit en qualité d'En-
 voyé de Pologne ; elle a fait tout
 ce qu'elle a pu pour me procurer de
 l'amusement ; elle m'a présenté plu-
 sieurs Dames de sa connoissance. Il

y a autant de différence entre elles & les Autrichiennes , qu'il y en a entre les Chinoises & les Angloises. Les Saxonnnes se mettent proprement, à la mode des Angloises & des Françoises ; elles m'ont paru en général assez jolies ; mais elles sont si minaudieres , qu'elles croiroient manquer essentiellement aux regles de la bonne éducation , si elles prononçoient un seul mot , & faisoient le moindre geste d'une maniere naturelle. Pour avoir un parler doux , elles affectent toutes de grasseyer , & leur demarche est généralement guindée : au reste , la foiblesse de leur sexe fait leur excuse ; & l'on doit être indulgent à leur égard , en faveur de la bonté qu'elles ont pour les étrangers : je vous jure que je suis dans le cas de m'en louer.

La Comtesse de Cozelle est détenue prisonniere dans un triste Château, à quelques lieues de Dresde. Voici l'his-

toire que l'on met sur son compte ; elle est bien singulière : mais ce sera plutôt un paquet qu'une lettre que je vous enverrai. Cette Comtesse étoit la Maitresse du Roi de Pologne, Electeur de Saxe ; elle avoit tant de pouvoir sur l'esprit de ce Prince , qu'aucune femme n'a jamais été si absolue dans cette Cour. Le Monarque, pour lui déclarer sa passion, alla chez elle , tenant d'une main un sac de cent mille écus , de l'autre un fer à cheval, qu'il rompit en sa présence , pour lui donner en même-tems des preuves de sa force & de sa générosité. Je ne sais laquelle des deux qualités plut davantage à la Dame ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle quitta son mari, pour être toute entière au Roi : elle fit même un divorce public avec le premier ; de manière que , selon les loix du Pays , il lui fut permis de se remarier. Le Roi eut , sans doute dans un transport amoureux , la foi-

blesse de passer un contrat de mariage avec sa nouvelle Maitresse : quoique ce contrat fût nul , puisque la Reine vivoit encore , la Comtesse en fut si flattée , qu'elle le fit voir à tous ceux qu'elle connoissoit , & qu'elle prit même le ton de Reine. Les hommes souffrent tout dans l'excès de leur amour ; mais la réflexion leur vient toujours , quand une longue jouissance a calmé leur passion. Le Roi sentit combien il étoit imprudent de laisser un tel acte entre les mains de cette femme : il la pria de le lui rendre ; mais ce fut en vain ; elle a plutôt souffert les plus cruels effets de la colere du Prince , que de le satisfaire. Malgré son avarice , elle a refusé une pension considérable , avec une garantie des sommes immenses qu'elle a amassées : elle a , enfin , porté le Roi à la renfermer dans un Château, où , mal-

gré les horreurs d'une étroite prison , elle résiste toujours aux menaces & aux promesses. Le chagrin lui a causé des accès de fièvre qui la conduiront vraisemblablement bientôt au tombeau. Je ne puis refuser quelques sentimens de compassion à une femme qui souffre pour un point d'honneur, quoique mal entendu ; surtout dans un Pays où les femmes se piquent si peu d'en avoir.

Je souhaiterois que les affaires de Milord M*** lui permissent de faire un plus long séjour à Dresde. Peut-être, suis-je prévenue en faveur de cette Ville, parce qu'on y professe la Religion Protestante ; mais tout m'y annonce une politesse bien différente de celle que j'ai trouvée ailleurs. Leipfick, où je suis actuellement, est une Ville très-considérable par son commerce, & je profite de l'occasion pour acheter des livrées de Pages, & des étoffes d'or

pour moi, &c. &c. elles coûtent ici moitié moins qu'à Vienne, soit parce qu'on en fait un usage excessif dans cette dernière Ville, soit parce que le peuple n'a ni industrie ni activité ; il est certain que les Dames de Vienne sont obligées de faire venir de Saxe jusqu'à leurs souliers. La Foire de Leipstick est une des plus considérables d'Allemagne ; c'est le rendez-vous de la Noblesse & des Commerçans. Cette Ville est bien fortifiée ; mais je ne fais jamais la description des Fortifications, parce que je n'y entends rien. Convaincue que vous me pardonneriez cette omission, je suis tranquille sur mon ignorance. D'ailleurs, si je vous faisois une exacte description de tous les ravelins, de tous les bastions que je vois dans mes voyages, vous me demanderiez ce que c'est qu'un ravelin, qu'un bastion. Adieu, ma chère Soeur.

LETTRE

 LETTRE XVI.

*A la Comtesse de ***. De Brunswick, le 23 Novembre 1716. Vieux style.*

J'ARRIVE dans l'instant à Brunswick, ville très-ancienne, & Capitale des Etats du Duc de Wolfenbuttel. Cette Maison est très-illustre : elle a l'avantage d'avoir donné deux Impératrices à l'Allemagne, & de voir aujourd'hui sa branche cadette sur le Trône d'Angleterre. J'ai bu à votre santé avec du *Mum**, qui passe, à juste titre, pour être la meilleure boisson que l'on puisse trouver en ce genre. Voici la troisieme Lettre que je vous écris pendant mon

* C'est une espece de bierre en usage à Brunswick.

I. Partie.

E

voyage ; mais je vous déclare que, si vous ne me donnez incessamment un détail de toutes les aventures qui sont arrivées à nos connoissances de Londres , je ne vous enverrai aucune description de Hanovre, où je compte arriver ce soir , quoique je n'ignore pas combien cette Ville vous intéresse.



L E T T R E X V I I .

*A la Comtesse de B***. De Hanovre,
le 25 Novembre 1716. Vieux style.*

J E n'ai reçu votre Lettre que la veille de mon départ de Vienne, quoique, selon la date, j'eusse dû la recevoir beaucoup plutôt; mais la poste est fort mal réglée dans presque toute l'Allemagne. Je vous assure que le paquet de Lettres de Prague à Dresde fut pendant toute la route derriere ma chaise; ainsi les secrets de la moitié des habitans ont été à ma discrétion. Je ne veux pas tarder plus long-tems à vous remercier de votre Lettre, quoique le grand nombre de connoissances que j'ai ici, & l'obligation où je suis

E ij

d'aller à la Cour, me laissent peu de tems libre.

Je suis charmée de pouvoir vous dire, sans flatterie ni partialité, que notre jeune Prince a toutes les perfections que l'on peut désirer à son âge. Il a un air vif & plein d'intelligence ; des manieres si aisées & si prévenantes, qu'il n'a pas besoin des avantages de la naissance pour être charmant. J'eus l'honneur de converser avec lui hier au soir, avant l'arrivée du Roi. Son Gouverneur se retira pour le laisser parler sans gêne, comme il me l'a dit depuis, afin que je pusse juger de son génie. Je fus étonnée de sa politesse, & de la sagacité de son esprit. Je ne vous parlerai ni des agrémens, ni des beaux cheveux blonds de la Princesse. La Ville de Hanovre n'est ni grande, ni belle ; mais le Palais pourroit contenir une Cour plus

(1101)

nombreuse que celui de Saint James. Le Roi a eu la bonté de nous y donner un logement ; ce qui nous a tirés d'un très-grand embarras : car il y a ici une si prodigieuse quantité d'Anglois , qu'on a beaucoup de peine à trouver même une misérable chambre dans une taverne. J'ai dîné aujourd'hui avec l'Ambassadeur de Portugal , qui se trouve fort heureux d'avoir trouvé deux assez vilaines salles dans une Auberge. A présent que j'ai parcouru l'Allemagne , je fais une remarque ; c'est qu'on n'y trouve point , comme en Angleterre , ces belles maisons de plaisance des grands Seigneurs ; on n'y en trouve pas même qui approchent de celles de nos Gentilshommes de campagne , quoiqu'il y ait des situations extrêmement belles. Tout étant partagé en souverainetés absolues , les richesses & la magnificence ne

font qu'à la Cour , ou chez les Négocians , qui , pour la commodité de leur commerce , sont toujours dans les Villes , comme à Nuremberg & à Francfort. Les Comédiens François du Roi jouent ici tous les soirs ; ils sont fort bien habillés : & il y a parmi eux quelques Acteurs assez bons. Sa Majesté dîne & soupe ordinairement en public. La Cour est fort nombreuse. L'affabilité , & la bonté du Prince , rendent cette Ville une des plus agréables du monde. Je suis votre , &c.



LETTRE XVIII.

*A Myladi R***. De Hanovre , le
premier Octobre 1716. Vieux style.*

JE suis bien flattée , ma chere Myladi , que la nouvelle de mon retour en Angleterre vous ait fait tant de plaisir ; mais elle n'est appuyée sur aucun fondement. Je crois que vous me connoissez assez , pour vous en rapporter plutôt à ma parole , qu'aux bruits qui se répandent à mon sujet. Quoique je sois plus près de Londres que je ne l'étois il y a quelques semaines , cependant je n'en ai jamais été si éloignée , suivant mon projet. Je vous avoue que je verrois avec plaisir approcher le moment de vous revoir, ainsi que celles qui partagent mon estime avec vous ; mais Milord M*** ayant pris la ré-

solution de poursuivre son dessein ;
 j'ai pris celle de l'accompagner. Je
 ne m'apperçois pas que ma plume
 coule, & que je deviens prolix, com-
 me tous ceux qui parlent d'eux-mê-
 mes. Pour changer de matiere , je
 vous dirai que je suis dans la région
 de la Beauté : toutes les femmes , en
 général , ont des joues de rose , le
 front & la gorge blancs comme de
 la neige , les sourcils noirs comme
 du jais , les lèvres rouges comme
 du corail , & presque toujours les
 cheveux de la couleur des sourcils :
 c'est enfin un spectacle charmant ,
 que de voir ces femmes aux flam-
 beaux. Mais il n'y a pas assez de va-
 riété dans ces beautés ; elles se res-
 semblent presque toutes. Le froid est
 déjà très-vif ici. La neige est épaisse,
 & l'on commence à glisser dans des
 traîneaux ; ce qui fait un grand amu-
 sement dans toute l'Allemagne. Ces

traîneaux sont de petites voitures , qui peuvent contenir une Dame & un Cavalier ; elles sont traînées par un seul cheval ; c'est le Cavalier qui mene , & l'on va d'une prodigieuse vitesse. La Dame est toujours bien parée ; l'on a soin de décorer le cheval & le traîneau. Lorsqu'il s'en rencontre une certaine quantité, c'est un spectacle assez agréable. On voit quelquefois de ces voitures à Vienne, qui coûtent cinq ou six cents livres sterling ; car, dans cette Ville, la magnificence y est portée à l'excès. Le Duc de Wolfenbuttel est actuellement ici. Vous n'ignorez pas qu'il est proche parent de notre Roi , & oncle de l'Impératrice , qui, selon moi , est la plus belle femme du monde. Elle est enceinte ; ce qui console un peu la Cour Impériale de la mort de l'Archiduc. Lorsque j'allai prendre congé de cette aimable Princesse ,

elle mé parla de la mort de son fils d'une maniere si touchante, que j'eus peine à retenir mes larmes. Vous me connoissez assez , pour être convaincue que ce n'est point son rang qui me prévient en sa faveur ; mais j'aime cette charmante femme pour elle-même, s'il m'est permis de me servir d'une expression si familiere à son égard ; & quand même je ne l'aimerois pas , je serois fort sensible à la mort tragique d'un jeune Prince qui avoit été si long-tems désiré , & qui n'est mort que par la négligence de ceux à qui on l'avoit confié. Adieu , ma chere Myladi ; continuez de m'aimer , & croyez que personne n'est plus reconnoissante de vos bontés que votre , &c.



 LETTRE XIX.

*A la Comtesse de ***. De Blanckenbourg, le 17 Octobre 1716. Vieux style.*

JE reçus votre Lettre, ma chere Sœur, le jour que je partis de Hanoovre. Mes occupations ne me permirent pas d'y répondre sur le champ; mais, pour me procurer ce plaisir, je saisis, comme vous voyez, la premiere occasion qui se présente. J'arrivai ici le 15 au soir très-tard & très-fatiguée: les chemins étoient impraticables, & le tems étoit fort mauvais. Je n'ai essuyé cette fatigue que pour obliger l'Impératrice regnante, qui m'a chargée d'une commission auprès de la Duchesse de Blanckenbourg, sa mere. C'est une Princesse remplie de talens & de dou-

E vj

ceur ; on pourroit l'appeller encore une belle femme. Il étoit si tard lorsque j'arrivai dans cette Ville , que je ne crus pas devoir interrompre le Duc & la Duchesse ; je passai la nuit dans une mauvaise Auberge ; le lendemain , aussitôt que j'eus fait saluer Leurs Alteſſes de ma part , elles m'envoyèrent leur carrosse : quoiqu'il fût attelé de six chevaux , j'eus peine à parvenir au haut de la montagne sur laquelle le Château est situé. La Duchesse a bien des bontés pour moi ; en général, cette petite Cour est assez gaie. Le Duc taille tous les soirs à la Bassette ; la Duchesse m'a dit qu'elle jouoit moins qu'à l'ordinaire , parce qu'elle aimoit beaucoup à converser avec moi. Pour vous écrire , je profite du moment qu'elle est à l'Eglise. Comme je n'entends pas la langue du pays , je ne vais point à l'Office

Vous me sauriez mauvais gré de ne vous dire rien de Hanovre. Cette Ville n'est ni belle , ni grande. La Salle de l'Opéra , que le feu Electeur fit bâtir , l'emporte sur celle de Vienne. Je suis bien fâchée que le mauvais-tems m'ait privée du plaisir de voir *Herrnhäusen* dans tout son éclat : la neige ne m'a cependant pas empêché de connoître la beauté des jardins. J'ai été surprise d'y trouver un si grand nombre d'orangers , & beaucoup plus gros que ceux qu'on voit en Angleterre , quoique le climat soit plus froid à Hanovre. Ce qui me surprit davantage , fut de voir servir le même soir sur la table du Roi deux grandes corbeilles remplies d'oranges , & de limons mûrs , parmi lesquels il s'en trouvoit d'une espece qui m'est inconnue ; & en outre , deux ananas mûrs , qui me parurent être d'un prix beaucoup au-dessus

du reste ; car ce fruit est délicieux à mon goût. Ce beau présent avoit été fait à Sa Majesté par un Gentilhomme du pays. Je crus que ces ananas étoient venus à Hanovre par miracle : vous savez que c'est un fruit du Brésil ; mais on m'a appris qu'on avoit porté , dans ce pays , les poëles à une telle perfection , qu'on y faisoit durer l'été autant qu'on le vouloit , & qu'on donnoit aux plantes étrangères le même degré de chaleur qu'elles recevoient des rayons du soleil dans le pays d'où on les avoit enlevées. Cela est vrai , à peu de chose près , & je m'étonne qu'on ne le pratique pas en Angleterre. Pourquoi , d'un autre côté , nous obstinons-nous à trembler de froid huit mois de l'année , plutôt que de faire usage des poëles qui sont certainement une des grandes commodités de la vie ? Loin de

faire un mauvais effet dans une chambre , ils l'ornent , au contraire , lorsqu'ils sont peints & dorés comme ceux de Vienne & de Dresde ; les uns imitent les vases de la Chine , les autres sont faits en forme de statue ; d'autres enfin représentent de beaux cabinets , & cela si artistement , qu'il est aisé de s'y méprendre. Si je retourne jamais en Angleterre , certainement , ma chere Soeur , en dépit de la mode , vous en verrez un dans la chambre de votre , &c.

Vous recevrez souvent de mes Lettres , puisque vous le desirez ; mais je vous prie d'être moins laconique dans les vôtres : vous vous imaginez , sans doute , que je ne suis encore qu'à quarante milles de Londres , & vous ne faites pas attention , qu'après une si longue absence , je ne peux entendre à demi-mot.

LETTRE XX.

*A Milady***. De Vienne, le 1 Janvier 1717. Vieux style.*

J E viens de recevoir une Lettre que vous m'aviez adressée à Hanovre : vous m'y faites compliment sur mon retour en Angleterre. Convenez que l'on ne doit pas toujours croire ce qui passe dans le Public pour une vérité constante , & que vous avez été un peu trop précipitée en vous plaignant que je vous laissois ignorer mon retour, qui est si certain, dites-vous , que tout le monde en est instruit. Vous pouvez dire à tout le monde, de ma part, que personne ne fait si bien mes affaires que moi ; que je suis sûre d'être actuellement à Vienne , où le carnaval est commencé, & où les divertissemens de toute

espece sont poussés jusqu'à la possibilité : on n'y voit cependant pas de masques , parce qu'on n'en souffre point pendant qu'on est en guerre avec le Turc. Les bals se donnent dans des Places publiques : les hommes payent en entrant un ducat ; il n'en coûte rien aux femmes. On m'a assuré que ces bals produisoient quelquefois mille ducats par nuit. Les Salles où ils se donnent sont magnifiquement décorées ; la musique seroit assez bonne , si elle n'étoit pas entremêlée du son horrible des cors-de-chasse ; mais le bruit que font ces instrumens est si agréable aux Autrichiens , qu'ils le croient nécessaire dans tous les concerts. Le bal finit toujours par des contredanses Angloises : soixante ou quatre-vingts personnes des deux sexes figurent les unes devant les autres , mais avec si peu de graces , que cela est rebutant. On ne con-

noît à Vienne qu'une demi-douzaine de ces contredanſes ; & on les répète depuis environ cinquante ans. J'aurois ſouhaité pouvoir en enſeigner quelques-unes ; mais ç'auroit été un travail de pluſieurs mois.

On donna hier au ſoir une Comédie Italienne à la Cour : les ſcènes furent aſſez jolies ; mais la Comédie en elle-même étoit une farce ſi triviale & ſi plate, que je ne conçois pas comment la Cour put ſ'en amuſer pendant quatre heures de ſuite. Pour Actrices, ce ſont des hommes qui ſ'habillent en femmes, & qui affectent une contenance, & des geſtes ſi bizarres, qu'ils enchériſſent ſur le ridicule même du Spectacle. Mais le froid me fatiguoit encore plus que tout cela : il étoit ſi violent, que je penſai périr. L'hiver eſt extrêmement rude ici ; le Danube eſt entièrement gelé : il ſeroit impoſſible de ſoutenir le froid ſans les

poëles & les fourrures. En général, les hivers sont plus rudes à Vienne qu'à Londres : mais je crois qu'il n'y a pas d'air aussi sain & aussi pur que celui qu'on respire dans la première de ces Villes. Les vivres y sont en abondance & très-bons ; l'on peut y donner des repas splendides sans beaucoup de dépense. Les marchés sont curieux à voir : on y trouve, en abondance, ce que nous appelons raretés dans notre pays, en gibier, en bêtes fauves, qu'on apporte tous les jours de Hongrie & de Bohême : le coquillage y est cependant rare, & on a une si grande passion pour les huîtres, qu'on en fait venir de Venise, & qu'on mange avec avidité celles qui sont fraîches & celles qui sont gâtées. Je suis fâchée, Milady, de ne pas vous envoyer des détails plus amusans sur Vienne. Vous me blâmez, sans doute, & vous m'accusez de paresse, de ne rien

vous apprendre d'agréable & de frappant ; mais je vous jure que c'est l'amour de la vérité , non la paresse , qui m'empêche de raconter ces prodiges que les autres Voyageurs ne manquent jamais d'imaginer , pour intéresser le Lecteur. J'aurois pu faire , il est vrai , un recueil des prodiges qui sont arrivés dans tous les lieux par où j'ai passé , & vous en envoyer une liste ; mais vous apprendrois-je une grande nouvelle en vous disant que le Peuple est crédule partout ? Vous amuserois-je encore beaucoup , vous qui ne connoissez point les habitans de Vienne , en vous apprenant que le Prince de a quitté la Comtesse de , ou que le Prince un tel a une intrigue avec le Comte un tel ? Je laisse à la Comtesse de *** le plaisir de raconter des historiettes , & je me contente de celui de vous dire , avec vérité , que je suis , &c.

LETTRE XXI.

*A la Comtesse de ***. De Vienne, le
16 Janvier 1717. Vieux style.*

JE vais m'éloigner de vous pour long-tems, ma chere Soeur, & de Vienne pour toujours : je pars demain pour la Hongrie. Le froid est si violent, les neiges sont si épaisses, qu'il n'y a qu'une obéissance aussi aveugle que la mienne, qui puisse me faire continuer la route ; le courage me manque. L'Impératrice m'a donné mon audience de congé en présence de l'Empereur ; & Leurs Majestés, après m'avoir dit des choses obligeantes, m'ont fait l'honneur de m'inviter à reprendre la route de Vienne à mon retour ; mais tant de fatigue m'effraye. J'ai remis à l'Impératrice une Lettre de

la Duchesse de Blankenbourg , à la Cour de laquelle je n'ai pas fait un long séjour, malgré les instances de Son Altesse, qui m'a recommandé, en la quittant , de lui écrire. Vous ne me parlez point d'une longue Lettre que je vous ai envoyée , & que vous avez , sans doute, reçue. Mais je ne vous ai pas fait part d'une singularité qui m'a frappée : c'est que tous les Princes d'Allemagne ont des Nains pour Favoris. On voit deux de ces petits monstres à la Cour Impériale ; ils sont laids comme des diables, principalement la Naine. Leurs habits sont tout couverts de diamans ; & ils se tiennent à côté de l'Impératrice dans toutes les Places publiques. Le Duc de Wolfenbuttel en a un : la Duchesse de Blankenbourg a une Naine ; c'est la mieux faite que j'aye vue. On dit que le Roi de Dannemarck a tellement enchéri sur

cette mode , que son Nain est son premier Ministre. Je ne fais quelle peut être la cause d'un pareil attachement pour ces créatures difformes , si ce n'est la persuasion où sont tous les Princes Souverains , qu'ils s'avilissent en conversant avec d'autres hommes : ne voulant cependant pas rester seuls , ils sont obligés d'avoir pour société le rebut de la Nature humaine : les Nains seuls ont la liberté de leur parler familièrement. J'ai un mal de gorge qui me force de garder la chambre : je le supporte avec patience , parce qu'il me sert de prétexte pour ne pas aller dire un éternel adieu à des personnes que j'aime. Les Autrichiens , je l'avoue , n'ont pas beaucoup de politesse ni d'agrément dans la société ; mais , comme à Vienne il y a des gens de toutes les Nations , je m'y étois fait une société de personnes fort aimables

par l'esprit & le caractère : quoique le nombre en fût petit , il me seroit cependant très-difficile d'en trouver autant ailleurs : nous nous estimions tous réciproquement au point que nous cherchions à être continuellement ensemble. Vous savez que j'ai toujours regardé une société composée d'un petit nombre de personnes qu'on estime, comme le plus grand bonheur de la vie. On trouve ici des Espagnols des deux sexes : ils ont toute la vivacité & toute la délicatesse de sentiment qu'on attribuoit autrefois à leur Nation. Si je pouvois me persuader que tout le monde leur ressemble en Espagne , je désirerois d'y passer le reste de mes jours. Toutes les Dames de ma connoissance m'aiment au point qu'elles ne me voyent jamais sans verser des larmes , depuis qu'elles savent que je suis déterminée à entreprendre un pénible

pénible voyage. Chacune enchérit sur le mal que j'aurai à effuyer : en vérité je suis effrayée d'avance. Le Prince Eugene a eu la bonté de me dire tout ce qu'il a cru capable de m'engager à attendre que le Danube fût dégelé. Il a même poussé la complaisance jusqu'à entrer dans des détails avec moi ; il m'a assuré que rien n'étoit si agréable que de voyager sur l'eau ; que les maisons de Hongrie étoient si mal construites , qu'elles ne pouvoient garantir de l'injure du tems ; qu'entre *Bade & Esseck* on étoit obligé de voyager quatre ou cinq jours sans en trouver une seule ; qu'il n'y avoit que des plaines désertes toutes couvertes de neige ; & qu'enfin le froid étoit si grand , que beaucoup de personnes y avoient péri. Cette effrayante image a fait une forte impression sur moi , parce que je suis persuadée que le Prince m'a

parlé sincèrement , & que personne ne connoît mieux le pays que lui. En lifant le nom de ce grand homme , vous vous attendez , fans doute , à trouver quelque particularité à fon fujet , puisque j'ai la fatisfaction de le voir très-fouvent : mais je ne fuis pas plus difposée à m'entretenir de lui à Vienne, que je ne l'aurois été à le faire d'Hercule à la Cour d'Omphale, fi j'y avois vu ce demi-Dieu. Je ne fais pourquoi les hommes ordinaires voyent avec plaifir les foibleffes des grands hommes : c'est , fans doute , parce qu'elles les rapprochent d'eux. Pour moi je fuis affligée toutes les fois que j'ai occafion de connoître qu'il n'y a point de perfection dans l'Humanité.

Le jeune Prince de Portugal fait l'admiration de la Cour : il eft d'une figure agréable , a beaucoup de politelfe & de vivacité. Tous les Offi-

ciers vantent la valeur qu'il a montrée dans la dernière campagne. On lui a donné un logement à la Cour, où on lui rend tous les honneurs dus à sa naissance. Adieu , ma chère Soeur ; si je ne pérís pas dans mon voyage , vous recevrez encore de mes nouvelles. Je pourrois dire , avec vérité , comme *Monefes* , que j'ai long-tems appris à me compter pour rien : mais quand je pense à la fatigue que mon cher enfant souffrira , mes larmes expriment toute ma tendresse maternelle.

P. S. J'ai écrit une Lettre à Milady*** , qui ne la flattera, peut-être, pas beaucoup : après une mûre réflexion , je crois que j'aurois mieux fait de ne pas lui écrire : elle avoit la simplicité de croire que je devois lui marquer les choses les plus extraordinaires , & que c'est par mauvaise

volonté que je ne l'ai pas fait : en vérité, cela m'avoit donné de l'humeur. Faudroit-il que je lui parlasse des Anthropophages, espèce d'hommes qui ont la tête sous les épaules ? Je vous prie, cependant, de faire ma paix avec elle.



 LETTRE XXII.

*A Monsieur Pope. De Vienne , le 16
Janvier 1717. Vieux style.*

JE suis si occupée à faire les préparatifs de mon départ , que je n'ai pas même le tems de répondre à votre Lettre. Si j'écoutois tout ce qu'on me dit ici , il faudroit que je dise adieu à tous mes amis , comme si j'allois monter à la breche : il est vrai qu'il y a peu de personnes qui voulussent se mettre en route par le tems qu'il fait. Les uns m'annoncent que je périrai de froid; les autres, que je serai enterrée dans la neige; d'autres , enfin , que je serai prise par les Tartares , qui ravagent la partie de la Hongrie par laquelle je dois passer : mais on nous donnera une escorte nombreuse , & peut-être aurai-

je la satisfaction de voir une nouvelle
scène , en me trouvant au milieu
d'une bataille. J'abandonne mon sort
à la Providence. S'il m'arrive quel-
qu'aventure plaisante , je vous en fe-
rai part. Je vous prie de dire à M***
que j'ai reçu sa Lettre ; je lui répon-
drai , si je ne pérís pas : faites-lui mes
adieux, aussi-bien qu'à Milady R***.



L E T T R E X X I I I .

*A la Comtesse de ***. De Peter-Waradin , le 30 Janvier 1717. Vieux style.*

E NFIN, ma chere Sœur, je suis arrivée à Peter-Waradin en bonne santé , aussi-bien que toute ma famille. Comme nous étions pourvus de fourrures, nous avons été très-peu incommodés du froid ; d'un autre côté, prenant la précaution d'envoyer quelqu'un devant nous, partout où nous devions nous arrêter, nous avons toujours trouvé des logemens passables. En vérité , j'ai peine à m'empêcher de rire , lorsque je me rappelle l'image affreuse qu'on m'avoit faite de ce voyage : mais je dois l'attribuer à la tendresse de mes amis de Vienne, & au desir qu'ils avoient

de me faire passer tout l'hiver avec eux. Vous ne serez peut-être pas fâchée que je vous fasse le tableau du Pays par où nous avons passé : il vous est entièrement inconnu ; il est même très-peu fréquenté par les Hongrois, qui voyagent ordinairement sur le Danube. Nous avons été assez heureux pour avoir, pendant notre route, un plus beau tems qu'il n'est permis de l'espérer dans cette saison ; mais la neige étoit si épaisse , que nous étions obligés de faire attacher nos carosses sur des traîneaux , dont le mouvement est si vif , & en même tems si doux , que c'est la maniere la plus agréable que je connoisse pour aller en poste. Nous allâmes de Vienne à Raab : le 17 de ce mois , Milord M*** avoit fait annoncer notre arrivée au Gouverneur, qui eut soin de nous faire préparer la meilleure maison de la Ville. La Garni-

son prit les armes ; l'on mit une sentinelle à notre porte ; enfin , on nous rendit tous les honneurs qui nous étoient dus. Le Gouverneur, accompagné de tous les Officiers de la Garnison , vint saluer Milord M*** , & lui offrir ses services. L'Evêque de Temeswar eut aussi la politesse de lui faire une visite : il nous invita à dîner chez lui pour le lendemain ; mais nous ne pûmes accepter son offre , parceque nous étions décidés à continuer notre route. Il nous envoya plusieurs paniers de fruits d'hiver , & du vin de Hongrie de différentes especes , avec une jeune biche qui venoit d'être tuée. Ce Prélat est très-puissant dans le Royaume ; il descend de l'ancienne Maison de Nadafti , si célèbre depuis plusieurs siècles parmi les Hongrois. C'est un vieillard très-poli , très-gai , enfin très-aimable. Il est habillé à

la Hongroise , & a une vénérable barbe blanche , qui lui descend jusqu'à la ceinture. Raab est une Ville bien fortifiée : il y a une bonne Garnison : elle a été long-tems une Ville frontiere d'Allemagne du côté de la Turquie. Elle tire son nom de la riviere Rab , sur laquelle elle est située , à l'endroit de sa jonction avec le Danube , & dans un Pays decouvert. Les Turcs , commandés par le Bassa Sinan , la prirent en 1594 , sous le regne d'Amurat III. Le Gouverneur ayant été accusé de trahison , fut décapité dans la suite , par ordre de l'Empereur. Les Comtes de Swartzembourg & de Palsi reprirent cette Ville en 1598. Elle est toujours restée depuis sous la domination des Allemands. En 1642, les Turcs tenterent inutilement de la reprendre par stratagême. Il n'y a rien de remarquable dans cette Ville , que la

Cathédrale qui est assez grande, & bien bâtie. Nous continuâmes notre route , laissant Comora de l'autre côté de la rivière : nous arrivâmes le 18 à un petit Village , où nous trouvâmes un logement passable. De-là, nous eûmes deux jours de marche avant d'arriver à Bude : nous traversâmes les plus belles plaines du monde ; elles sont aussi unies qu'un pavé , & extrêmement fertiles ; mais elles sont presque toutes désertes & incultes , depuis qu'elles furent ravagées pendant les guerres des Turcs & des Allemands , & pendant la guerre civile occasionnée par la persécution que les Protestans souffrirent sous l'Empereur Léopold. Ce Prince passe pour avoir été extraordinairement pieux : il étoit naturellement doux & bienfaisant : mais , après qu'il eut pris pour Directeur de sa conscience un Jésuite , il de-

vint plus cruel aux pauvres Hongrois , que le Turc même ne l'a jamais été aux Chrétiens. Sans scrupule , il manquoit au serment de son Sacre , & trahissoit la foi de plusieurs traités solennels. Un Voyageur qui se représente l'état florissant où étoit autrefois la Hongrie , ne peut, sans tristesse, la voir aujourd'hui presque déserte. Bude même , où nous arrivâmes le 22 de très-bonne heure, n'a pas été à l'abri de ces calamités : c'étoit autrefois la résidence des Rois de Hongrie. Le Palais étoit un des plus beaux édifices de ce tems ; il n'en reste que des débris. La Ville fut ruinée pendant le dernier siège , & l'on n'a réparé que les Fortifications & le Château , qui est la résidence du Général Ragule , lequel est Gouverneur de cette Place : c'est un Officier de mérite. Sitôt qu'il fut instruit de notre arrivée , il vint nous

voir , & nous emmena chez lui dans son carrosse : sa femme me fit toutes sortes de politesses , & me régala magnifiquement. Bude est située sur une petite montagne, au Nord de laquelle est le Danube. Le Château , qui est beaucoup plus élevé que la Ville, présente une perspective assez agréable. On apperçoit hors des murailles un amas de petites maisons , ou plutôt de cabanes : les habitans de Bude l'appellent la Ville des Rasciens , parce qu'elle n'est habitée que par ces peuples. Le Gouverneur m'assûra qu'on pourroit en tirer douze mille hommes de troupes. Ces sortes de Villes sont fort singulieres. Les maisons sont par rangées; mais si ferrées les unes contre les autres , qu'à une certaine distance on les prendroit pour des tentes de l'ancien tems. Elles sont toutes de terre , ont un étage , outre le rez de chaussée ,

& sont couvertes de chaume. L'été, on habite le rez de chaussée ; & l'hiver, l'étage au-dessus. Bude fut prise en 1526 par Soliman le magnifique, & reprise l'année suivante par Ferdinand premier Roi de Bohême. Soliman s'en rendit maître une seconde fois, par la trahison de la Garnison : il la céda volontairement à Jean, Roi de Hongrie, après la mort duquel Ferdinand l'assiégea. La Reine Mere appella Soliman à son secours : il y accourut, fit lever le siège ; mais il mit une garnison Turque dans la Ville, & força la Reine d'en sortir avec sa Cour en 1541. Cette Ville fut assiégée en 1542, par le Marquis de Brandebourg ; en 1598, par le Comte de Schwartzembourg ; en 1602, par le Général Rosworm ; enfin, en 1684, par le Duc de Lorraine, Général des Troupes de l'Empereur, auquel elle se rendit en

1686, après une vigoureuse défense; Apti Bassa, Gouverneur de la Ville, ayant été tué sur la breche, où il combattoit avec une bravoure Romaine. Les Turcs furent si sensibles à la perte de cette Ville importante, qu'ils déposèrent l'année suivante Mahomet IV. Nous nous sommes remis en route le 23, & nous avons passé par Adam & Todowar: ces deux Villes étoient assez considérables, lorsqu'elles appartenoient au Turc; mais elles sont à présent ruinées. On trouve les restes de plusieurs Villes Turques, qui annoncent ce qu'elles étoient autrefois. Ce Pays est tout couvert de bois; mais il est désert. Nous y avons vû une quantité prodigieuse de bêtes fauves: elles vivent très-long-tems, parce qu'il n'y a point de chasseurs. Nous arrivâmes le 25 à Mohatch; on nous montra la plaine où le jeune Louis,

Roi de Hongrie, périt, après avoir été battu. Pour ne pas tomber entre les mains de Balibée, Général des Troupes de Soliman le Magnifique , il prit la fuite ; mais il se noya dans un fossé. Cette victoire ouvrit , pour la première fois , un passage aux Turcs dans le cœur de la Hongrie. Je ne vous nommerai point les petits Villages par où j'ai passé ; je n'y ai rien trouvé de remarquable. Les vivres y sont en abondance , sur-tout le gibier , comme sanglier , &c. Le petit nombre d'habitans qu'il y a en Hongrie , vit fort à l'aise : il manque d'argent ; mais les bois & les plaines lui fournissent toutes sortes de denrées, & en quantité. Il y avoit ordre de nous fournir , *gratis* , tout ce qui nous seroit nécessaire , jusqu'à des chevaux. Mais Milord M*** ne voulant pas fouler les paysans , a toujours payé la valeur de ce qu'on

nous a fourni. Ces pauvres gens étoient si sensibles à cette générosité, à laquelle ils sont peu accoutumés, qu'à notre départ ils nous engageoient toujours à accepter quelque présent, comme des Faisans gras, ou autres choses semblables. Leur habillement est fort ancien; ce n'est autre chose qu'une peau de mouton: leur bonnet & leurs bottes sont de la même matière. Comme cet habit leur dure long-tems, ils ont rarement besoin d'argent. Le 26, nous passâmes en voiture, & avec tous nos équipages, sur le Danube, qui étoit gelé. Le Général Veterani nous attendoit de l'autre côté: il nous invita à aller passer la nuit dans un petit Château qu'il a à quelques milles du fleuve, & nous assûra qu'il y avoit une journée de marche très-fatigante pour aller à Esseck. Nous éprouvâmes la vérité de ce qu'il nous

dit. Les bois sont si remplis de loups, qu'ils sont presque impraticables. Nous arrivâmes cependant à Effek, quoiqu'il fût tard. Nous nous y arrêtâmes un jour, pour envoyer un courrier au Bassa de Belgrade : je profitai de l'occasion pour voir la Ville, qui est petite, mais bien bâtie & bien fortifiée : elle étoit peuplée, commerçante & riche, lorsqu'elle étoit sous la domination des Turcs. Elle est située sur la Drave, qui se jette dans le Danube. Il y avoit un pont qu'on regardoit comme une des merveilles du monde : il étoit tout bâti en chêne, & avoit huit mille pas de long ; mais le Comte de Lesli le fit brûler, & réduisit la Ville en cendres en 1685. Les Turcs la réparèrent, la fortifierent & l'abandonnèrent en 1687. Le Général Dunnewalt en prit alors possession au nom de l'Empereur, sous la domination

duquel elle est toujours restée depuis : elle est regardée comme un des boulevards de la Hongrie. Le 28 , nous arrivâmes à Bocorvar, grande Ville de Rascie : je vous en ai déjà fait la description. Le Colonel *** vint au-devant de nous , & nous engagea à aller loger dans son Quartier : j'y trouvai sa femme, sa fille & sa nièce , qui me parurent toutes trois fort aimables ; les deux dernières sont fort jolies : leur logement consiste en trois ou quatre maisons , construites à la maniere des Rasciens ; mais on les a réunies en une seule, qu'on a rendue aussi commode qu'il est possible de le faire dans ce pays. Les Dames de Hongrie sont beaucoup plus belles que celles d'Autriche ; & toutes les Beautés que l'on voit à Vienne sont Hongroises. Elles sont toutes blondes & très-bien faites : leur habillement me plaît beaucoup.

La femme du Colonel *** avoit une robe de velours écarlate, doublée & bordée de martre; elle lui prenoit très-bien la taille, & descendoit jusqu'à ses pieds. Les Dames Hongroises portent ordinairement des manches étroites; elles ont un corset qui est boutonné par-devant avec deux rangs de petits boutons d'or, de perle ou de diamant. Elles portent sur la tête un bonnet d'or, avec un pendant doublé de martre, ou de quelque autre belle fourrure. On nous donna un dîner fort honnête; & la conversation de ces Dames me plut beaucoup: elles avoient envie de faire une partie de la route avec nous. Le 29 nous arrivâmes à Peter-Waradin: le Commandant de la Garnison vint au-devant de nous avec tous les autres Officiers. Nous sommes logés dans le meilleur appartement de la maison du Gouver-

neur, où l'on nous traite magnifiquement par ordre de l'Empereur. Nous resterons ici, jusqu'à ce qu'on ait décidé de quelle maniere on doit nous recevoir sur les frontieres de Turquie. Le Courier que Mylord M*** avoit fait partir d'Essek, est revenu ce matin, avec la réponse du Bassa, dans une bourse de satin écarlate : l'Interprete l'a traduite ; elle nous annonce une réception fort honorable. J'ai engagé Mylord à fixer l'endroit où il veut que l'escorte Turque nous prenne : il a, en conséquence, renvoyé le Courier. prier le Bassa que ce fût à Betsko : c'est un village situé entre Peter-Waradin & Belgrade, à égale distance de ces deux Villes : nous attendrons ici sa réponse. Je vous donne, ma chere Soeur, une relation bien circonstanciée de cette partie de mes voyages ; mais je crains qu'elle ne vous ennuye : je puis

cependant vous assurer que je n'ai pas eu le projet de faire parade d'érudition , en vous faisant un petit abrégé de l'histoire des Villes par où j'ai passé ; je me suis bien gardée d'en faire autant à l'égard de celles que j'ai cru vous être connues. Avec les meilleures intentions du monde, il est possible que je ne vous amuse pas ; mais ce n'est point une nécessité absolue que vous lisiez tout ce que je vous écris. Je suis, ma chere Soeur , &c. On m'assûre qu'on enverra ma Lettre à Vienne avec beaucoup d'exactitude.



L E T T R E X X I V .

*A Monsieur Pope. De Belgrade , le
12 Février 1717. Vieux style.*

J' A V O I S résolu de vous écrire fort au long de Peter-Waradin , où je comptois rester trois ou quatre jours : mais le Bassa de Belgrade étoit si empressé de nous voir , qu'il renvoya sur le champ le Courier que Milord M*** lui avoit dépêché , pour savoir où l'escorte Turque devoit nous prendre. Je n'eus pas un moment libre ; il fallut partir le lendemain. Nous fûmes escortés par tous les principaux Officiers de la Garnison , & par une troupe considérable de soldats Allemands & Rasciens. L'Empereur a plusieurs Régimens composés de ces derniers ; mais , pour dire la vérité , ce sont plutôt des pil-

lards, que des soldats : ils n'ont point de paye , & sont obligés de se fournir d'armes & de chevaux. Enfin , on les prendroit plutôt pour des bandits ou pour des mendiants , que pour des Troupes réglées. Je ne puis m'empêcher de vous dire quelque chose de ce peuple , qui est répandu dans la Hongrie. Les Rasciens professent la Religion Grecque ; ils ont un Patriarche au Grand-Caire : leur ignorance est si grande , que leurs Prêtres leur font accroire tout ce qu'ils veulent. Ces Prêtres ne coupent jamais leurs cheveux ni leur barbe : ils ressemblent exactement aux Brames des Indiens. Ils héritent en général de tout l'argent des Laïcs , auxquels ils donnent en échange des passeports signés & scellés pour le Ciel : il ne reste à la femme & aux enfans d'un mort, que la maison , & le bétail , s'il y en a :

pour

pour tout le reste , ils suivent la Religion des Grecs. Cette petite digression m'a empêché de vous dire que nous avons traversé la plaine de Carlowitz , où le Prince Eugène remporta une victoire signalée sur les Turcs : on y voit encore les marques de cette sanglante journée. Le champ de bataille est jonché de têtes & de carcasses d'hommes , de chevaux , & de chameaux , qu'on n'a pas même pris la peine d'enfouir. Je n'ai pu voir sans horreur tant de corps d'hommes mis en pièces , sans me récrier contre la guerre, qui rend le meurtre nécessaire , même méritoire. Rien ne prouve mieux la folie des hommes , quelque raisonnables qu'ils se croient, que cette fureur avec laquelle ils se disputent un pouce de terrain , pendant qu'ils laissent des Pays immenses & fertiles sans culture & sans habitants. L'usage a rendu la guerre né-

cessaire , il est vrai : mais y a-t-il rien qui prouve mieux le défaut de raison chez les hommes , que la durée d'un usage si diamétralement opposé à l'Humanité ? Je veux bien accorder à M. Hobbe, que la Nature est un état de guerre ; mais j'en conclurai que la Nature humaine n'est pas raisonnable , si le mot *raison* signifie, comme je le crois , sens commun. Je pourrois bien appuyer cette réflexion de plusieurs preuves ; mais pour ne pas vous ennuyer , je vais continuer l'histoire de mes voyages.

Un Aga des Janissaires vint au-devant de nous à Betsko, Village situé entre Belgrade & Peter-Waradin. Il étoit à la tête d'un corps de Turcs , plus nombreux de cent hommes que celui des Allemands , quoique le Bassa eût promis de n'envoyer que le même nombre : jugez par-là de leur crainte. Je suis persuadée qu'ils ne

croyoient pas encore leurs forces égales à celles des Allemands, quoique leur nombre fût supérieur. J'ai été fort inquiète jusqu'au moment de leur séparation ; je craignois toujours qu'il ne s'élevât quelque querelle entr'eux, malgré la parole donnée. L'épaisseur de la neige rendoit la montagne de Belgrade très-difficile ; ce qui fut cause que nous n'arrivâmes dans cette Ville que fort tard. Elle est fortifiée à l'Est par le Danube, & au Midi par la Save ; c'étoit autrefois la barrière de Hongrie du côté des Turcs. Elle fut prise d'abord par Soliman le Magnifique, ensuite par les Troupes de l'Empereur, commandées par l'Electeur de Baviere. Elle resta deux ans sous la domination de l'Empereur, au bout desquels le Grand-Vizir la reprit. Les Turcs l'ont fortifiée avec tout l'art dont ils sont capa-

bles. Il y a une nombreuse Garnison composée des plus braves Janissaires, commandée par un Bassa *Serafskier*, c'est-à-dire Général ; mais pour parler correctement, le Seraskier est commandé par les Janissaires. Ces derniers ont ici une autorité absolue, & ils tiennent plutôt la conduite de Soldats révoltés, que de Soldats disciplinés. Vous en jugerez par l'histoire que je vais vous raconter; elle vous fera en même tems connoître la supérieure intelligence du Gouverneur de Peter-Waradin, qui est tout près de-là. Il nous dit, lorsque nous étions à Peter-Waradin, que la Garnison & les habitans de Belgrade étoient si fatigués de la guerre, qu'ils avoient tué le Bassa, il y avoit environ deux mois, pour avoir permis aux Tartares de ravager les frontières d'Allemagne, moyennant cinq bourses, qui valent cinq cents livres

sterling. Nous apprîmes avec plaisir, que le peuple étoit dans de pareilles dispositions : mais lorsque nous fûmes arrivés ici , on nous a fait connoître que le Gouverneur de Peter-Waradin étoit mal informé. Le feu Bassa , au contraire , encourut l'indignation de ses Soldats , pour avoir voulu les empêcher de faire des incursions sur les Allemands : ils s'imaginèrent qu'il étoit d'intelligence avec ces derniers , & en firent informer le Grand-Seigneur , qui étoit à Andrinople. Voyant qu'on ne leur donnoit pas une prompte satisfaction , ils s'assemblerent avec un grand tumulte , traînerent le Bassa devant le Cadi & le Mufti , à qui ils demanderent justice de la maniere du monde la plus insolente. L'un reprocha au Bassa de protéger les Infideles ; l'autre , de voler leur argent. Le Bassa , qui com-

prit leur intention , répondit avec tranquillité , qu'on lui faisoit trop de questions ; qu'il n'avoit qu'une vie qui devoit répondre de tout : alors , sans attendre la Sentence des Chefs de la Loi , les Janissaires s'élançerent sur lui avec leurs sabres , & le mirent en pieces dans un instant. Le Bassa, son successeur, n'a osé punir cet assassinat ; il a même paru en applaudir les auteurs , comme des braves qui favoient se faire justice. A la moindre rumeur , il répand de l'argent parmi les Soldats, & les laisse faire des incursions en Hongrie où ils brûlent , de tems en tems , quelques maisons aux pauvres Rasciens.

Vous vous imaginez bien , sans doute , que je ne suis gueres tranquille dans une Ville ainsi livrée à l'insolence du Soldat. Nous comptons n'y pas faire un long séjour , & même n'y coucher qu'une nuit ;

mais le Bassa nous y retient, jusqu'à ce qu'il ait reçu des ordres d'Andrinople : peut-être n'arriveront-ils pas avant un mois. En attendant, nous occupons une des plus belles maisons de la Ville ; elle appartient à une personne de marque, & nous sommes gardés par une chambre entiere de Janissaires. Je n'ai pour unique amusement, que la conversation de notre Hôte, *Achmet-Beg*, titre qui répond à celui de Comte en Allemagne. Son pere, qui étoit grand Bassa, lui a donné toute l'éducation possible en Orient : il sait parfaitement les Langues Arabe & Persanne, & est un très-bon Docteur de la Loi ; ce qu'on exprime ici par le mot *Effendi*. Cette qualité porte ordinairement aux premieres dignités : mais il a assez de bon sens pour préférer une vie tranquille, sûre & aisée à tous les honneurs dan-

gereux de la Porte. Il soupe avec nous tous les soirs , & boit du vin sans scrupule. Vous n'imaginerez jamais combien la liberté qu'il a de converser avec moi lui fait de plaisir. Il m'a interprété plusieurs pièces de Poésie Arabe : il y en a une grande quantité dans cette Langue ; & elles approchent beaucoup des nôtres: les vers sont très-harmonieux, & très-susceptibles de musique : l'amour y est peint d'une manière assez vive & assez passionnée. J'en suis si contente , que j'apprendrois l'Arabe si je restois ici quelques mois. Achmet-Beg a une Bibliothèque remplie de toutes sortes de livres à l'usage du Pays : ils font sa principale occupation. Je passe pour savante auprès de lui , en lui racontant quelques Contes Arabes , que je trouve assez ingénieux : il croyoit d'abord que j'entendois le Persan. J'ai

de fréquentes disputes avec lui sur la différence de nos coûtures, principalement sur la gêne dans laquelle celle de son Pays tient les femmes. Il m'assûre qu'elles sont aussi libres que nous : toute la différence , m'a-t-il dit , c'est que , quand elles nous trompent , personne ne le fait. Il a de l'esprit , & plus de politesse que bien des gens de qualité parmi les Chrétiens : enfin , je m'amuse beaucoup avec lui. Il s'est fait faire un Alphabet de nos caractères par un de mes domestiques , & il fait déjà écrire en lettres Romaines. Tous ces amusemens n'empêchent cependant pas que je ne desiré ardemment d'être hors de cette Ville , quoiqu'il fasse dans ce Pays plus froid que partout ailleurs, excepté dans le Groenland. Nous avons un très-grand poële où l'on entretient toujours le feu ; cependant les fenêtres de notre

chambre sont gelées jusqu'en dedans. J'ignore quand je pourrai faire partir cette Lettre ; mais je l'ai écrite pour n'avoir rien à me reprocher. J'espère que vous ne me direz plus qu'une des vôtres en vaut dix des miennes. Adieu.



 LETTRE XXV.

*A Son Altesse Royale, la Princesse
de Galles (a). D'Andrinople, le
premier Avril 1717. Vieux style.*

J'Ai fait un voyage qu'aucun Chrétien n'avoit entrepris depuis les Empereurs Grecs. Je serai bien dédommagée de mes fatigues, si je suis assez heureuse pour amuser Votre Altesse Royale, par la description d'un pays qui est entierement inconnu à Londres, parce que les Ambassadeurs de l'Empereur & le peu d'Anglois qui y font venus, ont toujours pris la route de Nicopolis par le Danube ; mais ce fleuve

(a) La feuë Reine Caroline.

étoit gelé, & le zèle de Milord M*** pour le service de Sa Majesté, ne lui a pas permis d'attendre qu'il fût navigable. Nous avons traversé les déserts de la Servie : quoique ce soit un pays très-fertile, ils sont presque tout couverts de bois. Les habitans y sont industrieux ; mais le dégât que les Janissaires font chez eux, les engage à abandonner leurs maisons, & ils ne songent point à cultiver la terre. Nous avions cinq cents Janissaires pour notre escorte : ils faisoient tant de ravages dans tous les villages par où nous passions, que j'en versois des larmes. Après sept jours de marche au travers de bois fort épais, nous arrivâmes à Nissa, autrefois la Capitale de la Servie. Elle est située dans une belle plaine, sur la riviere de Nissara : l'air y est très-sain, & le terrain très-fertile. On m'a

assûrée qu'il y avoit eu une si grande abondance de vin l'année dernière , qu'on avoit été obligé de faire des trous en terre pour l'y mettre , faute de futailles : mais le peuple est si opprimé , qu'à peine s'apperçoit-il de cette abondance. J'ai vu ici un nouveau sujet de compassion : on avoit loué vingt chariots pour porter nos bagages depuis Belgrade jusqu'ici ; & lorsque nous sommes arrivés, on a renvoyé ceux auxquels ils appartenoient sans aucun paiement ; on ne leur a même donné aucun dédommagement pour quelques-uns de leurs chevaux qui étoient estropiés ou morts. Ces pauvres gens rodoient autour de la maison , en pleurant & s'arrachant la barbe & les cheveux ; & les Soldats les chassoient à coups de bâton. Ce spectacle étoit si touchant , que je les aurois payés de ma bourse , si

l'on ne m'avoit avertie que l'Agaleur auroit fait enlever , & se feroit approprié ce que je leur aurois donné. Après quatre jours de marche sur des montagnes , nous sommes arrivés à *Sophia*. Cette Ville est située dans une plaine , sur la riviere d'Isca : il n'est gueres possible de voir un paysage plus agréable. *Sophia* est très-grande & très-peuplée : il y a des bains chauds qui sont fort renommés. Nous arrivâmes à *Philippopolis* , après quatre jours de marche , pendant lesquels nous passâmes les Monts *Hæmus* & *Rhodope* , qui sont toujours couverts de neige. Cette Ville est située sur une éminence , près la riviere de *Hebrus*. Elle n'est habitée que par des Grecs , qui sont tous très-riches ; mais ils ont grand soin d'éviter de le paroître , n'ignorant pas à combien de dangers ils

seroient exposés. Il y a dans cette Ville un Evêque Grec , & on y voit encore quelques anciennes Eglises Grecques. D'ici à Andrinople , la campagne est extrêmement agréable ; les coteaux sont remplis de vignes , toutes couvertes de raisins ; un printems éternel y rend la Nature toujours brillante. Cependant, ce pays , quelque agréable qu'il paroisse , n'est point préférable à l'Angleterre avec ses glaces & ses neiges , tant qu'elle sera gouvernée par un Roi qui fait consister son bonheur dans la liberté de son peuple , dont il veut plutôt être le pere que le maître : mais cette matiere me conduiroit trop loin ; je sens que je n'ai déjà que trop abusé de la patience de Votre Altesse Royale. Ma Lettre est entre vos mains , & vous pouvez la jeter au

(160)

feu , sitôt qu'elle vous ennuiera :
c'est le moyen de la raccourcir. Je
suis , Madame , avec le plus pro-
fond respect , &c.



L E T T R E X X V I .

*A Milady ***. D'Andrinople, le 1
Avril 1717. Vieux style.*

ME voici dans un nouveau monde : tout ce que j'y vois me paroît un changement de scène. Je vous écris avec satisfaction , parce que j'espère que vous trouverez dans mes Lettres le charme de la nouveauté , & que vous ne me reprocherez plus de ne vous mander rien d'extraordinaire. Je ne vous ennui-
rai point du détail de notre voyage ; je ne passerai cependant pas sous silence ce que j'ai vu à Sophia , l'une des plus belles Villes de l'Empire Turc : elle est fameuse par ses bains chauds : comme ils sont bons pour la santé , il y a toujours beaucoup de monde , & l'on s'y amuse assez.

Je restai un jour à Sophia pour les voir. Afin de n'être point connue, j'y allai dans un carrosse Turc. Ces voitures sont tout-à-fait différentes des nôtres ; mais elles sont beaucoup plus commodes pour voyager ici ; car la chaleur y est si grande , que la réverbération des glaces seroit insupportable. Les carrosses Turcs sont faits, à peu près, comme ceux de voiture en Allemagne : il y a des jalousies de bois peintes & dorées ; le dedans est aussi peint en corbeilles de fleurs entremêlées de petites devises en vers. Ils sont couverts de drap écarlate doublé de soie , & brodé fort richement ; il y a de belles franges autour. Cette couverture cache ceux qui sont dedans ; mais il est facile de la relever quand on veut regarder au travers des jalousies. Quatre personnes peuvent être à l'aise dans ces carrosses ; ce sont

des coussins qui servent de sièges.

J'arrivai au bain sur les dix heures ; il étoit déjà rempli de femmes. C'est un bâtiment de pierre où il y a trois dômes de suite qui ne reçoivent le jour que par la couverture, ce qui les rend assez clairs. Le premier qu'on trouve en entrant, est le plus petit ; c'est-là où se tient la Portiere : les femmes de qualité lui donnent ordinairement cinq, même dix schelins ; j'en fis autant. La salle qui suit est pavée de marbre, & environnée de deux bancs aussi de marbre, l'un au-dessous de l'autre. Il y a deux fontaines d'eau froide, qui tombe d'abord dans des bassins de marbre, & coule ensuite sur le pavé, où se trouvent de petits canaux qui la portent dans la chambre voisine. Elle est plus petite que celle-ci ; il y a pareillement des bancs de marbre : elle est si échauffée par

les eaux sulfureuses qui y découlent des bains voisins , qu'il est impossible d'y rester avec des habits. Dans les deux autres dômes , sont les bains chauds. On y a mis des robinets d'eau froide , pour tempérer les eaux chaudes. Comme j'avois pris mon habit de cheval , je paroissais fort extraordinaire aux Dames Turques ; cependant aucune ne me marqua la moindre surprise , même la moindre curiosité offensante ; toutes , au contraire , me comblèrent de politesses. Je ne connois point de Cour en Europe où les Dames se fussent comportées d'une manière aussi honnête envers une étrangère. Il y avoit environ deux cents femmes ; cependant je ne vis aucun de ces sourires dédaigneux , de ces petits mots à l'oreille qui échappent toujours dans nos cercles , dès qu'il y paroît quelqu'un avec un habit étranger. Elles me

répéterent plusieurs fois ces mots ,
Uzelle , Pek , Uzelle , c'est-à-dire ,
 charmante , très-charmante. . . . Les
 premiers bancs étoient couverts de
 coussins & de riches tapis ; les Da-
 mes étoient assises dessus , & leurs
 Esclaves étoient sur les seconds , der-
 rière elles : ce n'étoit pas l'habit qui
 les distinguoit , car elles étoient dans
 l'état de nature , c'est-à-dire toutes
 nues , sans cacher ni beauté ni dé-
 faut ; je n'apperçus cependant pas
 le moindre sourire , ni le moindre
 geste qui pût choquer la pudeur.
 Quelques-unes se promenoient , mais
 avec cet air majestueux que Milton
 donne à notre première Mere. Plu-
 sieurs d'entr'elles étoient aussi bien
 prises dans leur taille , qu'aucun por-
 trait de Déesse qui soit sorti du pin-
 ceau du Guide ou du Titien : pres-
 que toutes avoient la peau d'une
 blancheur à éblouir : de beaux che-

veux partagés en plusieurs tresses par-
 semées de perles & de rubans , pen-
 doient sur leurs épaules : elles repré-
 sentoient parfaitement les Graces.
 Là , je me convainquis de la justesse
 d'une réflexion que j'ai souvent fai-
 te ; c'est que, si c'étoit l'usage d'aller
 tout nud , on feroit à peine attention
 au visage. Moi-même , je regardois
 avec plus de plaisir les femmes
 les mieux faites & celles dont la
 peau étoit la plus délicate , que les
 autres qui avoient le visage plus beau.
 Je vous avoue que j'eus la méchan-
 ceté de souhaiter que M. Gervais pût
 être là invisiblement : il auroit trouvé
 de quoi se perfectionner dans son art ,
 en voyant tant de belles femmes nues
 en différentes postures ; les unes fai-
 sant la conversation ; les autres occu-
 pées à l'ouvrage ; quelques-unes pre-
 nant du café ou du sorbet ; plusieurs
 négligemment couchées sur des couf-

fins , pendant que leurs Esclaves ,
 qui sont ordinairement de jolies filles
 de dix-sept ou dix-huit ans , s'occu-
 poient à tresser leurs cheveux. Enfin
 le bain est le café des femmes de
 Turquie : on y raconte toutes les nou-
 velles de la Ville. Elles prennent ce
 divertissement une fois la semaine ,
 & y restent quatre ou cinq heures
 sans s'enrhumer , quoiqu'elles passent
 subitement du bain chaud dans la
 chambre froide ; ce qui me surprit
 beaucoup. Celle qui me parut la plus
 distinguée , m'engagea à me mettre à
 côté d'elle , & me fit beaucoup d'ins-
 tances pour que je me déshabillasse
 & me misse au bain ; elle voulut mê-
 me m'aider à le faire. Je m'en défen-
 dis quelque tems ; mais voyant que
 toutes les autres Dames se joignoient
 à elle , je fus obligée d'ouvrir mon
 habit de cheval , & de leur montrer
 mon corset : elles ne m'en demande-

rent pas davantage , s'imaginant que ce corset étoit une machine dans laquelle mon mari m'avoit enfermée avec la clef , & qu'il m'étoit impossible de l'ouvrir. Je fus enchantée de leur politesse & de leur beauté. J'aurois bien voulu rester plus long-tems avec elles ; mais Milord M*** avoit résolu de partir le lendemain de bon matin , & je voulois voir les ruines de l'Eglise de Justinien, dont le coup d'œil fut pour moi bien moins agréable que ce que je venois de quitter : cette Eglise n'étoit qu'un tas de pierres.

Adieu , Milady : je viens de vous entretenir d'un spectacle tel que vous n'en avez jamais vu , & dont aucun Journal de Voyageurs ne peut vous parler : tout homme qui seroit attrapé dans ces lieux , perdrait la vie sur le champ.

LETTRE

L E T T R E X X V I I .

*À l'Abbé ***. D'Andrinople, le 1
Avril 1717. Vieux style.*

JE suis exacte, comme vous voyez,
à vous tenir ma parole. Je ne fais,
cependant, si votre curiosité sera
satisfaite de la relation que je vais
vous faire : mais je puis vous assurer
que l'envie que j'ai de vous obliger
en tout ce qui dépendra de moi,
m'a fait faire toutes les recherches
& toutes les observations possibles.
Il est certain que nous n'avons qu'une
connoissance imparfaite de la Reli-
gion & des Mœurs des Turcs ; leur
pays n'étant visité que par des Né-
gocians qui ne s'occupent que de
leurs propres affaires, ou par des
Voyageurs qui n'y font pas un assez
long séjour pour en prendre une

I. Partie

H

exacte & entiere connoissance. Les Turcs, d'ailleurs, sont trop fiers pour converser avec les Marchands, qui ne peuvent, par conséquent, ramasser que quelques bruits populaires, & généralement faux : ils ne sont pas plus en état de rendre compte de ce qui se passe en Turquie, qu'un François réfugié, logé dans un grenier de la rue des Grecs à Londres, ne le feroit de dire ce qui se passe à la Cour d'Angleterre. Le chemin que nous avons fait de Belgrade ici, est impraticable à toute personne qui n'est pas revêtue d'un caractère public. Les déserts de la Servie sont tout couverts de bois, & remplis de voleurs attroupés par cinquantaines; de maniere que nos Gardes suffisoient à peine pour notre sûreté. Les Villages y sont si misérables, que la force seule y fait trouver le nécessaire. Mais les Janissaires n'avoient aucun

égard à la pauvreté du peuple : ils enlevoient tout ce qu'ils trouvoient, volailles, moutons ; & ceux à qui ils appartennoient, n'osoient encore les réclamer, de crainte d'être maltraités ; les agneaux à peine nés, les oies, les poules d'Inde sur leurs œufs, tout étoit enlevé & massacré, sans distinction. La douleur que je voyois peinte sur le visage de ces Païsans, me rappelloit les plaintes de Mélibée au sujet de son troupeau. Il se commet encore bien d'autres cruautés lorsque les Bassas voyagent : ces oppresseurs ne se contentent pas de manger tout ce qui leur convient chez les Païsans ; après s'être bien remplis, eux & leur nombreuse suite, ils ont l'impudence d'exiger une contribution qu'ils appellent *argent de dents*, pour les dédommager du tort qu'ils ont fait à leurs dents en dévorant les provisions

de ces pauvres malheureux. Quelque surprenant que ce fait vous paroisse, il n'en est pas moins vrai : tel est le vice naturel d'un Gouvernement Militaire. La Religion de Mahomet est cependant aussi contraire à cette cruauté que la nôtre. J'eus l'avantage de loger trois semaines à Belgrade chez un *Effendi*, c'est-à-dire un Savant. Ces hommes sont également habiles à posséder les Dignités de l'Eglise & les Charges de Judicature ; c'est la même science qui est nécessaire pour les deux états ; de maniere qu'un Jurisconsulte & un Prêtre signifient la même chose, &c'est le même mot dans la Langue Turque ; ce sont les seuls hommes importants dans cet Empire. Tous les emplois considérables & les biens de l'Eglise sont en leur possession. Quoique le Grand-Seigneur soit l'héritier né de son peuple, il n'ose toucher

ni aux revenus ni à l'argent d'un Effendi ; tout ce que celui-ci laisse en mourant , passe à ses enfans. Il est vrai qu'il perd ce privilège lorsqu'il accepte une place à la Cour , ou le titre de Bassa ; mais il y a peu d'exemples d'une pareille imprudence parmi eux. Vous pouvez juger quel peut être le pouvoir de ces hommes , qui se sont emparés de toutes les sciences & de tout le bien de l'Empire. Ils sont les véritables auteurs des révolutions , & les soldats n'en sont que les acteurs. Il est important pour l'Empereur de les ménager : leur pouvoir est très-connu : ce furent eux qui déposèrent le Sultan Mustapha. Voilà une longue digression. Je voulois vous dire que les fréquentes & familières conversations que j'ai eues avec Effendi Achmet-Beg m'ont donné , sur la Religion & les Mœurs des Turcs, une connois-

fance beaucoup plus parfaite que celle qu'aucun Chrétien ait jamais eue. Je lui fis connoître la différence qu'il y a entre la Religion Anglicanne, & celle de Rome. Il fut satisfait de voir qu'il y eût des Chrétiens qui n'adoroient ni les images, ni même la Vierge Marie : la transubstantiation lui parut quelque chose de bien fort. Quand je compare la Profession de Foi des Turcs avec la nôtre, je suis convaincue que si notre ami le Docteur *** avoit la liberté de prêcher ici, il n'auroit pas beaucoup de peine à faire embrasser la Religion Chrétienne à la plûpart des Turcs : leurs notions sont peu différentes des siennes. M. Whiston seroit un bon Apôtre ici : je suis persuadée que vous enflammerez son zèle si vous lui faites part de ma Lettre ; mais dites-lui qu'avant d'être utile dans ce pays, il faut qu'il

commence par en apprendre la Langue. Le Mahométisme est divisé en autant de Sectes que le Christianisme. Je ne puis m'empêcher de réfléchir ici sur le penchant naturel que les hommes ont pour le merveilleux & les nouveautés. Les *Zeidi*, les *Kudi*, les *Jobari*, &c. me rappellent l'idée des *Luthériens*, des *Calvinistes*, des *Trembleurs*, &c. Le même zèle les anime les uns contre les autres. La Religion dominante parmi les *Esfendis*, & qu'ils tiennent secrète, c'est le pur Déisme. Loin de l'enseigner au peuple, ils l'amusent de différens principes, & toujours suivant leur intérêt personnel. On en trouve peu parmi eux, & même aucun, selon Achmet-Beg, qui cherche à faire le bel-esprit en affichant l'incrédulité. Le Chevalier Paul Ricaut se trompe en ceci, comme en presque toute autre chose : il appelle

Athées ceux de la secte de *Muthe-
rin*, c'est-à-dire *le secret avec nous*.
Ce sont des Déistes, dont l'impiété
consiste à regarder leur Prophète
comme ridicule. Achmet - Beg ne
m'avoua pas qu'il fût de cette opi-
nion ; mais il ne se faisoit aucun
scrupule de s'écarter un peu de la
Loi de Mahomet : il buvoit du vin
aussi librement que nous. Un jour
que je lui demandai pourquoi il pre-
noit cette liberté, il me répondit,
que tout ce que Dieu avoit fait étoit
destiné à l'usage de l'homme ; que
la Loi qui défendoit le vin étoit ce-
pendant très-sage ; mais qu'elle n'é-
toit établie que pour le peuple,
parmi lequel cette liqueur étoit une
source de désordre. Il m'ajouta que
l'intention du Prophète n'avoit ja-
mais été de gêner ceux qui favent
en user avec modération. Je fais
cependant, continua-t-il, qu'il faut
éviter le scandale, & je n'en bois

jamais en public. Cette façon de penser est générale ici ; tous ceux qui ont le moyen d'acheter du vin en boivent. Il m'assura que, si j'entendois l'Arabe , je lirois l'Alcoran avec plaisir. Loin d'être un pur galimathias, comme nous le croyons , il contient une morale très - pure , exprimée d'une manière très - élevée & très-correcte. Plusieurs Chrétiens sans partialité m'ont assuré depuis que cela étoit vrai. Toutes les traductions que nous en avons font, sans doute , des copies venues des Prêtres Grecs, qui ont eu la malice de falsifier l'original. Je ne crois pas qu'il y ait d'hommes plus ignorans & plus corrompus qu'eux. Cependant je fais mauvais gré à votre Clergé de les avoir si mal traités, quand il en a eu occasion , seulement parce qu'ils ne regardent pas le Pape comme Chef universel de l'Eglise.

H v

J'ai trouvé à Philippopolis une Secte de Chrétiens qui s'appellent Paulins : ils font voir une vieille Eglise où ils assûrent que S. Paul a prêché ; ils ont pour lui la même vénération qu'on a pour S. Pierre à Rome, & lui donnent la même préférence sur les autres Apôtres. Mais de toutes les Religions que j'ai vues, la plus singulière, à mon avis, est celle des Arnounts. Ils sont originaires d'Arnuntlich, qui est l'ancienne Macédoine : quoiqu'ils aient perdu le nom de Macédoniens, ils en ont conservé le courage & la fermeté. Ce sont les meilleures troupes de l'Empire Turc, & les seules qui se fassent craindre des Janissaires. Ils sont à pied : nous en avons eu une Garde qui a été relevée dans chaque Ville par où nous avons passé. Ils s'habillent & s'arment à leurs dépens. Leur uniforme est de gros drap blanc, mais assez propre ; leurs

fusils sont d'une longueur prodigieu-
 se ; mais ils ne les empêchent pas de
 courir , même aussi rapidement que
 s'ils ne portoient rien du tout. Lors-
 qu'ils sont en marche , leur Com-
 mandant chante un air grossier , qui
 n'est cependant pas désagréable , &
 ils lui répondent en chœur. Ce peu-
 ple étant parmi des Chrétiens & des
 Mahométans , & n'entendant point
 la controverse , dit qu'il ne peut ju-
 ger laquelle des deux Religions est
 la meilleure ; & afin de ne pas se
 trouver dans le cas de rejeter la
 vérité , il les pratique toutes les deux.
 Les Arnountes vont le Vendredi à
 la Mosquée , & le Dimanche à l'E-
 glise. Ils disent qu'ils sont certains ,
 par-là ; de la protection du vrai Pro-
 phete au jour du Jugement ; mais
 qu'ils ne peuvent décider dans ce
 monde lequel est le véritable. Je
 crois que c'est la seule nation qui soit

si modeste sur sa propre capacité.

Telles sont les remarques que j'ai faites sur la diversité des Religions que j'ai vues. Je ne vous fais point excuse de la liberté que j'ai prise de lâcher quelque chose contre le Catholicisme ; je fais que vous blâmez autant le fanatisme que vous révèrez les vérités sacrées dont nous convenons vous & moi. Vous espérez , sans doute , que je vais vous faire une description des Antiquités de ce Pays ; mais il y a très-peu de vestiges de l'ancienne Grèce. Nous avons passé auprès des débris d'une arcade qu'on appelle communément *la Porte de Trajan*. Le vulgaire croit que cet Empereur la fit faire pour fermer le passage qui est au-dessus des montagnes entre Sophia & Philippopolis. Pour moi je crois , quoiqu'il n'y ait aucune inscription , que c'étoit plutôt un arc de triomphe ; car quand même ce passage auroit été fermé ,

il s'en trouve plusieurs autres par où une armée pourroit facilement passer. Malgré ce que dit l'Histoire au sujet de Baudouin, Comte de Flandres, qui fut défait dans ces défilés, après avoir pris Constantinople, je ne crois pas que les Allemands s'y trouvaient arrêtés aujourd'hui. Il est vrai que les Turcs ont beaucoup travaillé à ce chemin, pour faciliter la marche de leurs troupes ; ils ont construit des ponts de bois très-larges & très-forts sur tous les fossés & les bourbiers qui se trouvent entre Belgrade & Philippopolis. Je remarquai que les précipices n'étoient pas si affreux qu'on me les avoit annoncés. Nous logeâmes dans le petit Village de Kiskoi qui est près de ces montagnes : il est habité par des Chrétiens, comme tous les autres Villages de Bulgarie : les maisons sont de petites cabanes bâties avec de la boue séchée au soleil. Lorsque les habi-

tans apprennent la marche de l'armée des Turcs , ils s'enfuient dans les montagnes, emmenent avec eux leurs troupeaux, & tout ce qu'ils possèdent; autrement ils seroient pillés & ruinés par les soldats. Cette précaution leur assure une espece d'abondance ; car ils possèdent en commun une très-grande étendue de pays , & ont la liberté d'y semer ce qu'ils veulent ; ils sont en général bons Laboureurs. J'ai bu chez eux différens vins, tous excellents. Les femmes portent sur leurs habits quantité de petits grains de verre de différentes couleurs. Elles ne sont pas laides ; mais elles ont le teint bazané. Voilà tout ce que j'ai recueilli dans mon voyage , qui me paroisse digne de votre attention ; peut-être encore ne la mérite-t-il pas. Lorsque je serai à Constantinople , je tâcherai de ramasser quelque chose de curieux, & vous recevrez encore des nouvelles de Votre , &c.

LETTRE XXVIII.

*A la Comtesse de B***. D'Andrinople, le premier Avril 1717. Vieux*

JE ne vous ai point oubliée, & mon premier soin en arrivant ici a été de chercher les étoffes que vous m'aviez chargée de vous acheter ; mais je n'en ai point vu qui vous convinssent. La maniere de s'habiller ici est si différente de celle de Londres , qu'il est difficile d'y trouver des ajustemens qui puissent servir à une Angloise. Je ne me laisserai cependant point de chercher ; & lorsque je serai à Constantinople , je ferai l'impossible pour avoir ce que vous demandez , quoique je n'espère pas mieux réussir qu'ici , où la Cour est actuellement.

La Fille aînée du Grand - Seigneur se maria quelques jours avant mon arrivée en cette Ville, & les Dames Turques étalèrent à cette occasion toute leur magnificence. La nouvelle mariée fut conduite au Palais de son mari avec beaucoup de pompe. Elle étoit veuve du feu Vizir , qui fut tué à Peter-Waradin : on pourroit plutôt appeller sa première alliance un contrat , qu'un mariage ; car elle n'a jamais habité avec le Vizir ; cependant elle a hérité de la plus grande partie de sa fortune. Il avoit eu la permission de la voir dans le Serrail ; & comme c'étoit un des plus beaux hommes de l'Empire , la Princesse avoit conçu beaucoup d'amour pour lui. En voyant le mari qu'elle a aujourd'hui, lequel est âgé de cinquante ans , elle ne put retenir ses larmes : c'est cependant un homme de mérite , &

il est le favori de l'Empereur ; mais cela ne suffit pas pour le rendre aimable aux yeux d'une fille de treize ans. Le Gouvernement Turc est entierement à la disposition de l'armée ; & le Grand-Seigneur, tout absolu qu'il paroît , n'est pas moins esclave que le dernier de ses Sujets : il tremble , s'il voit un Janissaire le regarder de mauvais œil. Cependant il y a ici une plus grande apparence de subordination que parmi nous : on ne parle qu'à genoux à un Ministre d'Etat : s'il échappoit un mot dans un caffè contre sa conduite , comme il y a des espions par-tout , la maison seroit sur le champ rasée , & peut-être que tous ceux qui auroient été présents , seroient mis à la torture. On n'entend point ici la populace faire des acclamations ; l'on n'y voit point de libelles diffamatoires ; l'on n'y dispute point sur

les affaires d'Etat , comme à Londres ; ce qui est une suite fâcheuse de notre liberté. Ce n'est point par des noms diffamans , qu'on se venge ici d'un Ministre : lorsqu'il a le malheur de déplaire au peuple , on l'arrache même d'entre les bras de son maître , on lui coupe les mains , les pieds & la tête , & on le jette devant la porte du Palais. Pendant ce tems , le Sultan , pour lequel on paroît avoir la plus grande soumission , reste tout tremblant de peur dans son appartement , sans oser ni défendre ni venger son Favori. Telle est l'heureuse condition du plus absolu Monarque de la terre , qui ne reconnoît d'autre loi que sa volonté.

Je voudrois que notre Parlement envoyât ici un vaisseau chargé de ces gens qui prêchent continuellement l'obéissance aveugle : ils verroient le Gouvernement arbitraire

dans tout son jour, & je les défie-
rois de décider lequel est le plus
malheureux, du Prince, du peuple,
ou du Ministre Ici une foule de ré-
flexions se présentent à mon esprit :
mais le vôtre, Madame, vous en
dira toujours au-delà du mien.

Hier nous vîmes, l'Ambassadrice
de France & moi, passer le Grand-
Seigneur qui alloit à la Mosquée. Il
étoit précédé d'un nombre prodigieux
de Janissaires, qui avoient de
grands plumets blancs ; de Spahis &
de Bostangis, qui font un corps con-
sidérable. Leurs habits sont tous de
différentes couleurs, toutes très-vi-
ves & très-belles, de sorte, qu'à
une certaine distance, ils ressem-
bloient à un parterre de tulippes.
L'Aga des Janissaires suivoit : il avoit
une robe de velours pourpre, dou-
blée d'une étoffe en argent ; deux
esclaves, richement vêtus, condui-

soient son cheval: Après lui venoit
 le Kisler-Aga , ou premier Garde des
 Dames du Serrail : son habit étoit
 d'un drap jaune foncé , doublé de
 martre , & qui étoit bien assorti avec
 son teint noir. Enfin , le Grand-
 Seigneur paroissoit : il avoit un ha-
 bit verd , doublé d'une fourrure de
 renard noir de Moscovie , que l'on
 dit valoir mille livres sterling ; il
 étoit monté sur un beau cheval ,
 dont les harnois étoient brodés en
 pierreries : on menoit après lui six
 autres chevaux très-richement en-
 harnachés. Un des premiers de la
 Cour portoit sa caffetiere d'or ; un
 autre , celle d'argent ; un troisieme
 portoit sur sa tête un tabouret d'ar-
 gent , en cas que le Prince voulût
 s'asseoir. Je ne finirois pas si je vou-
 lois vous faire le détail des différens
 habits , & des différens turbans qui
 distinguoient les rangs ; mais il est

certain qu'il y en avoit plusieurs milliers, tous très-riches ; enfin, cela faisoit un fort beau coup d'œil. Le Sultan peut avoir environ 40 ans ; c'est un assez bel homme ; il a de grands yeux noirs à fleur de tête : sa contenance me parut cependant sévère. Il s'arrêta sous notre fenêtre : on lui avoit, sans doute, dit que nous y étions ; car il nous regarda fort attentivement , & nous donna le tems de l'examiner. L'Ambassadrice de France convint avec moi que c'étoit un bel homme. Je la vois souvent ; elle est jeune , & sa société me plairoit beaucoup , si je pouvois l'engager à quitter tout ce cérémonial , qui rend la vie gênante & ennuyeuse. Elle est si enthousiasmée de ses Gardes, de ses 24 Valets de pied, de ses Ecuyers , &c. que je crois qu'elle aimeroit mieux mourir que de me faire une visite sans tout cet

attirail : elle n'oublie pas non plus son carrosse de Demoiselles de compagnie. Cela ne me fâche , que parce que je suis obligée d'en faire autant lorsque je vais la voir : au reste , notre intérêt respectif demande que nous soyons souvent ensemble. Je fis l'autre jour le tour de la Ville avec elle, dans un chariot doré & découvert : toute notre suite étoit réunie, & nos Gardes nous précédoient. Le peuple n'avoit jamais vu, & ne verra , peut-être , jamais deux jeunes Ambassadrices Chrétiennes ensemble. Vous vous imaginez bien que nous rassemblâmes une grande foule de spectateurs : mais personne n'osa dire un seul mot. Si l'on avoit crié, comme fait notre peuple dans les spectacles extraordinaires , nos Janissaires n'auroient pas manqué de fabriquer tous ceux qu'ils auroient rencontrés, sans en craindre les suites, parce qu'ils sont au-dessus de la loi.

Ces gens-là , je veux dire les Janissaires , ont cependant quelques bonnes qualités : ils ont beaucoup de zèle & de fidélité pour ceux qu'ils servent , & ils se font un devoir de combattre pour eux dans toutes les occasions. J'eus un exemple bien singulier de ce zèle , dans un village en-deçà de Philippopolis , où nos Gardes domestiques vinrent au-devant de nous. Je demandai des pigeons pour souper ; un de mes Janissaires alla sur le champ chez le Cadi , qui est le premier Officier civil du lieu , & lui ordonna de m'en envoyer quelques douzaines. Ce pauvre homme lui répondit qu'il en avoit déjà fait chercher , mais qu'on n'en pouvoit trouver. Mon Janissaire , dans un transport de zèle pour moi , l'enferma dans sa chambre , en lui disant que l'impudence avec laquelle il refusoit d'obéir à mes vo-

lontés méritoit la mort ; mais que par respect pour moi , il ne le puniroit que par mon ordre. En conséquence, il vint gravement me trouver , & me demander ce que je voulois qu'il lui fît ; il ajoûta même par politesse , que , si je voulois , il m'apporteroit sa tête. Ceci peut vous donner une idée du pouvoir énorme qu'ont les Janissaires. Ils sont liés tous ensemble par serment , & sont obligés de venger les injures les uns des autres , soit au Caire , à Alep , enfin , dans toutes les parties du monde. Cette ligue les rend si puissans , que les plus Grands de la Cour n'osent leur parler que d'un ton d'amitié. Tout homme riche en Asie s'enrôle dans les Janissaires , pour que son bien soit en sûreté. Mais je crois que j'en ai dit assez ; & vous apprendrez , sans doute , avec plaisir , Madame, que vous ne pour-

rez

rez recevoir de mes nouvelles plus d'une fois en six mois. C'est ce qui m'a engagée à être si prolix; c'est aussi ce qui vous engagera, je l'espère, à excuser votre, &c.

LETTRE XXIX.

*A la Comtesse de ***. D'Andrinople,
le premier Avril 1717. Vieux style.*

J'Ai lieu de me plaindre de vous, ma chere Sœur : je ne manque jamais de vous faire part de tout ce qui paroît ici capable de vous amuser, & vous vous contentez de me dire & de me répéter que la Ville de Londres est bien triste. Il est possible qu'elle le soit pour vous, sur-tout quand il n'y arrive point d'événement nouveau ; mais, pour moi, qui n'en ai reçu aucune nouvelle depuis deux mois, je trouverois très-nou-

I. Partie.

I

veau & très-agréable ce qui est fort vieux, même usé pour vous. Entrez, je vous prie, dans un plus grand détail, si vous voulez exciter ma reconnaissance. Je vous ferai un ample, mais véritable, recit des nouveautés d'Andrinople : aucune ne vous surprendroit plus que celle de me voir à présent dans mon habit Turc ; je crois cependant que vous penseriez, comme moi, qu'il me sied très-bien. J'ai dessein de vous envoyer mon portrait ; en attendant, je vais vous faire la description de mon ajustement.

J'ai premièrement un caleçon fort ample, qui descend jusques sur mes souliers, & qui me cache les jambes. Il est d'un damas fin, couleur de rose, à fleurs d'argent ; mes souliers sont de cabron blanc, brodé en or. Sur le caleçon pend une

chemise de gaze de soie blanche ,
 brodée tout au tour : elle a de lar-
 ges manches , qui viennent à la
 moitié de mon bras : elle est atta-
 chée sur le col avec un bouton de
 diamant ; & elle laisse voir la forme
 & la couleur du sein. L'*Antere* est
 une veste qui prend la forme de la
 taille ; la mienne est de damas blanc
 à fleurs d'or : il y a de très-longues
 manches , au bout desquelles est
 une grande frange d'or ; il devroit y
 avoir des boutons de diamant ou
 de perle : ces manches pendent par
 derriere. Mon castan est de la même
 étoffe que mon caleçon : c'est une
 robe qui est juste à ma taille ; elle
 pend jusques sur mes pieds ; il y
 a aussi de longues manches pen-
 dantes & étroites : on met par-
 dessus une ceinture large , environ
 de quatre doigts. Les Dames qui

sont riches , ont des ceintures couvertes de diamans ou d'autres pierres précieuses. Celles qui ne veulent pas en faire la dépense , en ont de satin brodé ; on ne peut se dispenser de l'attacher par - devant avec une agraffe de diamant. La *Curdée* est une robe de chambre que les Dames Turques mettent dans de certains tems , & qu'elles quittent dans d'autres : elle est d'un riche brocard , doublée d'hermine ou de martre ; les manches ne descendent guères plus bas que les épaules : la mienne est verte à fleurs d'or. La coëffure est un bonnet appelé *Talpock*. En hiver il est de velours brodé avec des perles ou des diamans ; en été il est d'une étoffe d'argent légère & très-brillante. Il est placé sur un côté de la tête & penche un peu : on y attache un gland d'or , soit avec

une rose de diamans, soit avec un mouchoir richement brodé. De l'autre côté de la tête, les cheveux sont plaqués, & l'on y met la parure que l'on juge à propos; soit des fleurs, soit un panache de plumes de Héron : la grande mode, cependant, est d'y mettre un gros bouquet de différentes pierreries. Les perles imitent les boutons de fleurs; les rubis, de différentes couleurs, forment des roses; les diamans représentent du jasmin; les topases sont les jonquilles : le tout est si artistement fait, qu'il est difficile d'imaginer rien de si beau dans ce genre. Les cheveux pendent par derrière dans toute leur longueur, & sont partagés en plusieurs tresses ornées de perles ou de rubans. Je n'ai jamais vu de femmes qui aient de si beaux cheveux & en si grande quantité. J'ai

compté jusqu'à cent dix tresses à une seule Dame ; & il n'y avoit point de cheveux postiches. Les Beautés sont bien plus communes en Turquie qu'en Angleterre, & elles sont toutes variées : il est même rare d'y voir une jeune femme qui ne soit très-belle. Elles ont toutes de grands yeux noirs, & le plus beau teint du monde. Quoique la Cour d'Angleterre soit, à mon avis, celle de toute la Chrétienté, où l'on trouve le plus de belles femmes, il n'y en a pas, à beaucoup près, autant qu'ici. Les dernières savent donner des graces à leurs sourcils ; & elles mettent autour de leurs yeux une couleur noire, qui les rend très-brillantes à la lumière, & à une certaine distance, le jour. Les Grecques ont aussi ce secret. Je crois que plusieurs de nos Dames seroient charmées de l'avoir : mais au

jour , & de près, cette couleur noire est trop sensible. Les Dames Turques donnent à leurs ongles une couleur de rose ; mais cela ne m'a pas plu ; sans doute , parce que je n'y suis pas accoutumée.

Pour ce qui regarde leurs mœurs ou leur conduite , je dirai avec Arlequin : c'est comme parmi nous. Les Dames Turques ne péchent pas moins que les Chrétiennes. A présent que je suis instruite de leur conduite , je ne puis m'empêcher d'admirer la discrétion ou la simplicité des Ecrivainsqui en ont parlé. Elles ont certainement plus de liberté que nous ; vous allez en voir la preuve : il n'est permis à aucune femme , de quelque condition qu'elle soit , d'aller dans les rues sans deux *Murlins* : l'un couvre tout le visage à la réserve des yeux ; l'autre cache toute la coëffure, & pend par derriere jusqu'à la

moitié du corps ; la taille est cachée sous un surtout qu'on appelle *Ferigée*, & aucune femme, de quelque état qu'elle soit, ne peut sortir sans l'avoir sur elle. Cette ferigée a des manches étroites, qui descendent jusqu'au bout des doigts ; elle enveloppe les femmes, à peu près comme les redingotes enveloppent les hommes : en hiver elle est de drap, en été d'une étoffe légère ou de soie. Elles sont tellement déguisées avec ces ajustemens, qu'il est impossible de distinguer la femme de qualité d'avec son esclave, & le mari le plus jaloux ne peut la reconnoître, lorsqu'il la rencontre : ajoutez à cela qu'il n'y a pas d'homme assez hardi pour oser suivre ou toucher une femme dans les rues. Cette mascarade perpétuelle leur donne une entière liberté de se livrer à leurs

passions, sans danger d'être découvertes. C'est dans la boutique des Juifs qu'elles donnent des rendez-vous à leurs amans. Les gens de cette Nation sont aussi commodes dans ce pays-là, que les Indiens chez nous. Il y a beaucoup d'hommes qui, sans avoir besoin de leurs marchandises, vont en acheter exprès pour y trouver des femmes. Celles qui sont de qualité se font rarement connoître à leurs amans, & il arrive souvent qu'un homme est en commerce de galanterie avec une femme plus de six mois de suite, sans savoir qui elle est.

Jugez combien il doit y en avoir qui sont infidèles à leurs maris, dans un pays où elles n'ont point à craindre l'indiscrétion de leurs amans, & où elles ne sont jamais menacées des peines de l'autre monde, puis-

qu'il y en a tant parmi nous qui bravent le supplice qu'on leur dit être attaché à cette infidélité. Les Dames Turques qui sont riches, ont peu à craindre de leurs maris ; ce sont elles qui touchent leurs revenus. Enfin , je suis convaincue que les femmes seules sont libres en Turquie. Le Divan même les respecte, & lorsqu'un Bassa est mis à mort, le Grand Seigneur ne viole jamais les privilèges du Haram, ou appartement des femmes : la veuve y reste en sûreté, sans que personne y fouille. Les Dames sont souveraines de leurs esclaves , & les maris n'ont pas même la liberté de les regarder , à moins que ce ne soit quelque Vieille qui ne puisse causer de la jalousie à sa maîtresse.

Il est vrai que la loi permet quatre femmes aux Turcs ; mais les hom-

mes de qualité n'usent point de cette liberté; d'ailleurs, une femme ne le souffriroit pas. S'il arrive qu'un mari soit infidèle, ce qui n'a rien d'étonnant, il met sa maitresse dans une maison à l'écart, & va la voir le plus secrettement qu'il peut; c'est comme en Angleterre. Parmi tous les Grands, je ne connois ici que le *Tefterdar* ou trésorier, qui entretienne plusieurs esclaves; elles habitent la partie de la maison où est son appartement; car lorsqu'une esclave a été donnée à une femme pour la servir, elle est entièrement sous sa domination. Le trésorier dont je viens de parler est regardé comme un libertin, & généralement méprisé. Sa femme reste toujours dans sa maison; mais elle ne veut pas le voir.

Vous voyez, ma chere Sœur, que les mœurs des hommes ne sont pas si

différentes entr'elles , que nos faiseurs de voyages voudroient nous le persuader : je vous aurois, peut-être, plus amusée, si je vous avois fait une fiction surprenante ; mais je crois que rien n'est plus agréable que la vérité , & en même tems plus digne de vous : c'est dans cette idée que je vous en présente encore une , qui est que je suis, ma chere Soeur, &c.



 LETTRE XXX.

A M. Pope. D'Andrinople , le premier Avril 1717. Vieux style.

VOUS esperez , sans doute , trouver quelque chose de fort curieux dans une Lettre , écrite par une personne qui est dans un pays où aucun Chrétien n'a osé aller depuis plusieurs siècles. Il ne m'est point arrivé d'accident : ma voiture a seulement pensé verser dans l'Hebre. Je vous assure que si j'étois beaucoup attachée à la gloire de mon nom après ma mort , je serois fâchée de n'avoir pas nagé le long de ce même fleuve , où la tête harmonieuse d'Orphée répéta ces Vers , il y a tant de siècles :

Caput , à cervice revulsum ,
Gurgite cum medio portans Œagrius Hebrus .

Volverat , Euridicen vox ipsa , & frigida
lingua

Ah ! miseram Euridicen ! animâ fugiente ,
vocabat :

Euridicen toto referebant flumine ripæ.

Quelqu'un de nos beaux esprits
d'Angleterre n'auroit pas manqué de
faire un Elégie sur ma mort , & de
dire à l'univers que notre sort étant
le même , nos ames se sont réunies :
mais je ne dois pas m'attendre qu'on
mette sur ma tombe les belles cho-
ses qu'un accident si extraordinaire
m'auroit attirées. Je suis , au moment
où je vous écris , dans une maison
située sur l'Hebre ; il coule sur les
fenêtres de ma chambre. Mon jardin
est rempli de Cyprès fort hauts , sur
lesquels il y a une infinité de tour-
terelles qui se disent mille douceurs,
depuis le matin jusqu'au soir. Mon es-
prit, dans cet instant, est tout rempli

de leurs caresses , & vous conviendrez, à ma louange, que je suis bien discrète de résister à l'envie que j'ai de faire des Vers; sur-tout, ayant sous les yeux une vraie pastorale. L'été est déjà fort avancé dans cette partie du monde. Tout le territoire d'Andrinople est rempli de jardins ; les bords des rivières sont plantés d'arbres fruitiers , sous lesquels les gens de marque vont s'amuser tous les soirs. La promenade n'est point une récréation pour eux : ils forment des cercles sur la verdure , dans les endroits les plus exposés à l'ombre : y étendent un tapis , se mettent dessus, & prennent le café , pendant qu'un de leurs esclaves joue de quelque instrument. De distance en distance on voit de ces petites compagnies , toutes attentives au murmure des eaux. Ce goût est si général en Turquie qu'il a passé jusqu'aux

Jardiniers. J'en ai souvent vu qui étoient assis sur le bord de la riviere avec leurs enfans , & jouoient d'un instrument champêtre , qui ressemble beaucoup à la description qu'on nous donne des anciens chalumeaux. Il est composé de plusieurs roseaux inégaux , qui rendent un son simple, mais doux & agréable.

M. Addisson pourroit faire ici l'expérience dont il parle dans ses voyages : le peuple y fait usage de tous les instrumens qu'on voit aux antiques Grecques & Romaines. Les jeunes bergers s'amuse à faire des guirlandes de fleurs pour leurs agneaux favoris : j'ai souvent vu de ces animaux peints & ornés de différentes manieres ; ils étoient couchés aux pieds des bergers , qui s'amusoient à jouer ou à chanter. Ces gens ne lisent jamais de Romans : ils ont cependant conservé

les anciens amusemens du pays , & ils leur sont aussi naturels que le jeu du bâton ou celui du ballon à nos payfans Anglois. La chaleur du climat rend ceux de ce pays-ci mous au point qu'ils ne font aucun exercice violent ; ils n'en connoissent pas : cette mollesse leur donne même de l'aversion pour le travail : elle est d'ailleurs entretenue par la grande fertilité du terrain. Les jardiniers sont les seuls payfans heureux en Turquie ; comme ils fournissent des fruits & des légumes à toute la Ville, ils sont fort à leur aise. La plûpart sont Grecs. Ils ont de petites maisons au milieu de leurs jardins , où leurs femmes & leurs filles ont la liberté d'aller sans voile ; ce qui n'est pas permis dans la Ville. Ces filles sont fort belles , & assez proprement mises : elles passent leur tems à faire de la toile à l'ombre des arbres.

Je ne regarde plus Théocrite com-

me un Écrivain romanesque : il a donné une idée véritable des mœurs des payfans du pays. Avant que l'oppression les eût réduits à la misère, ils avoient tous, en général, la même façon de vivre, que les principaux d'entr'eux ont aujourd'hui. S'il eût été Anglois, ses Idylles annonceroient, sans doute, la maniere de battre le bled, & de faire le beurre. Dans ce pays, on ne bat point le bled, il est foulé aux pieds des bœufs : & le beurre, ce qui ne m'amuse pas trop, y est inconnu. Je lis ici votre Homere avec un plaisir infini : je suis dans le cas d'entendre clairement plusieurs petits passages dont je ne sentoie pas toute la beauté. On a conservé plusieurs Coutumes qui étoient établies de son tems; une grande partie même des habits dont on se servoit alors, sont encore en usage. Il n'est pas étonnant qu'on trouve plutôt ici, que dans tout autre pays, des restes d'un

siècle si éloigné. Les Turcs ne prennent pas la peine de communiquer leurs modes, comme font les autres Nations, qui s'imaginent être plus polies. Je vous ennuirois, si je vous rapportois tous les passages d'Homere qui ont rapport aux Coutumes modernes. Je puis vous assurer, en général, que les femmes du premier rang passent leur tems à broder, sur un métier, des voiles & des robes; & elles sont toujours entourées de leurs servantes, dont le nombre est considérable; comme ce Poëte nous dépeint Andromaque & Hélène. La description du ceinturon de Ménélas présente à l'esprit celui que portent aujourd'hui les Grands: ils sont richement brodés tout autour, & attachés par-devant avec de riches agraffes d'or. Le voile blanc qu'Hélène jette sur son visage est encore à la mode. Quand je vois plusieurs vieux Bassas, à barbe véné-

rable , se chauffer au soleil , je me rappelle le bon Roi Priam & ses Conseillers. Les tableaux où Diane est représentée dansant sur les bords de l'Eurotas , donnent une juste idée des danses qui sont en usage ici. La Dame la plus distinguée commence la danse ; elle est suivie d'une troupe de jeunes filles qui imitent exactement ses pas , & qui répondent en Chœur , lorsqu'elle chante. Leur chant est très-gai & très-vif : les pas sont variés au gré de celle qui mène la danse ; mais ils sont toujours en mesure ; enfin je trouve leurs danses beaucoup plus agréables qu'aucune des nôtres. Je me mets quelquefois de la partie ; mais je ne suis pas assez habile pour mener les danses : je ne vous parle que de celles qui sont en usage parmi les Dames Grecques ; celles des Turques sont bien différentes. J'aurois dû vous dire d'abord que les mœurs & le langage des Orien-

taux peuvent servir à entendre bien des passages de l'Ecriture , qui paroissent obscurs. Le Turc vulgaire est très-différent de celui de la Cour, ou des personnes de marque : il est toujours rempli d'Arabe & de Persan ; & il seroit aussi ridicule de s'en servir en parlant à un Grand , que de faire usage de l'Idiome des Provinces d'York ou de Sommerfet dans l'antichambre du Roi d'Angleterre. Il y a encore un troisieme langage qu'on appelle sublime ; c'est-à-dire propre pour la Poësie. C'est exactement le même que celui de l'Ecriture. Vous ne ferez sans doute pas fâché d'en voir un exemple ; & j'ai cru vous faire plaisir en vous envoyant une traduction fidelle des Vers qu'Ibrahim Bassa, Favori actuel de l'Empereur , a faits en l'honneur de la jeune Princesse sa femme , qu'il ne lui est pas encore permis de voir sans témoins , quoiqu'elle soit chez

lui. Il a de l'esprit & est fort savant :
 quand même il seroit mauvais Poëte,
 il ne manqueroit pas de se faire ai-
 der dans cette occasion par les meil-
 leurs de l'Empire. Ainsi, l'on peut re-
 garder ces Vers comme un exemple
 de la plus belle Poësie Turque ; &
 je ne doute pas que vous ne trou-
 viez des rapports entre cette piece,
 & le Cantique de Salomon, qui fut
 aussi adressé à une Princesse nouvel-
 lement mariée.

*Vers Turcs adressés à la Sultane, fille
 aînée du Sultan Achmet III.*

S T A N C E I.

1. Le Rossignol voltige maintenant dans les
 vignes ;
 Sa passion est de chercher les roses.
2. J'ai été admirer la beauté des vignes :
 La douceur de vos charmes a ravi mon
 cœur.
3. Vos yeux sont noirs & aimables ;
 Mais aussi vifs & dédaigneux que ceux
 d'un Cerf.

ST AN CE II.

1. La possession désirée est différée de jour en jour ;
Le cruel Sultan Aehmet me défend
De voir ces joues plus vermeilles que les roses.
2. Je n'ose vous dérober un baiser :
La douceur de vos charmes a ravi mon ame.
3. Vos yeux sont noirs & aimables ;
Mais aussi vifs & aussi dédaigneux que ceux
d'un Cerf.

ST AN CE III.

1. Ces Vers sont les interpretes des soupirs
du malheureux Ibrahim.
Un dard sorti de vos yeux m'a percé l'ame!
2. Ah ! quand arrivera l'heure où je pourrai
vous posséder ?
Dois-je attendre encore long-tems ?
La douceur de vos charmes a ravi mon ame.
3. Ah ! Sultane ! yeux de Cerf ! Ange parmi
les Anges !
Je desire , & ce desir n'est point rempli.
Goûtez-vous du plaisir à me déchirer le
cœur ?

S T A N C E I V.

1. Mes cris s'élevent jusqu'aux Cieux.
 Le sommeil ne peut plus fermer mes yeux.
 Tourne-toi vers moi, ma Sultane, afin que
 je contemple ta beauté.

2.^e Adieu, je descends au tombeau.
 Si vous m'appellez, je reviens.
 Mon cœur est aussi inflammable que le
 soufre: un seul de vos regards l'em-
 brafera.

3. Couronne de ma vie ! Brillante lumière de
 mes yeux !

Ma Sultane ! ma Princesse !

Je frotte la terre avec ma face.

Je me noye dans l'amertume de mes lar-
 mes : mes sens s'égarent.

Ne prendrez-vous point pitié de moi ?

N'obtiendrai-je pas même un regard de
 vous ?

J'ai eu beaucoup de peine à trou-
 ver quelqu'un qui me fît la traduc-
 tion littérale de ces Vers. Si vous
 connoissiez mon interprete, il seroit
 inutile de vous avertir que cette
 pièce

pièce n'a reçu de sa part aucun embellissement. Il me semble qu'en excusant les fautes inévitables dans une traduction en prose, & dans un langage si différent, on trouvera de grandes beautés dans ces Vers. Quoique cette expression, *yeux de Cerf*, soit basse dans notre Langue, elle me plaît beaucoup, & je la regarde comme une vive image du feu & de l'indifférence qui sont en même tems dans les yeux de sa Maitresse. Monsieur Boileau a très-judicieusement observé qu'il ne falloit jamais juger de la noblesse d'une expression employée dans un ancien Auteur, par celle qui la rend dans notre Langue, puisqu'elle peut être très-élevée chez lui, & devenir très-basse chez nous. Vous connoissez si bien Homere, qu'il n'est pas possible que vous n'ayez fait cette remarque à son sujet : on ne doit pas manquer

de le faire , à l'égard de la Poésie Orientale. Les répétitions que vous trouverez à la fin des deux premières Stances, doivent faire une espece de *chorus* conforme à la maniere des Anciens. Le chant change, sans doute , à la troisième Stance ; le refrain n'est plus le même. Je trouve qu'il y a beaucoup d'art dans la fin : le Poète montre plus de passion que dans tout le reste ; parce qu'il est naturel qu'il s'échauffe dans son discours , sur-tout pour un sujet qui le touche de si près. Cette maniere est certainement beaucoup plus intéressante, que celle qui s'est introduite depuis peu chez nous, qui est de terminer une chanson d'amour par un tour tout-à-fait opposé. Le premier Vers de la chanson d'Ibrahim est une image de la saison actuelle de l'année. Toute la campagne est à présent remplie de rossignols ; leurs

amours avec les roses est une Fable Arabe, aussi connue ici , qu'Ovide parmi nous. C'est la même chose que si nous commencions une chanson par ces mots :

Maintenant Philomele chante , &c.

On a cru qu'il étoit inutile de donner ici la traduction des Vers Anglois qui sont dans l'original : c'est une répétition des Vers Turcs. Milady elle-même n'ose assurer qu'elle ait bien réussi , parce que , dit-elle , la Langue Angloise n'est pas propre à exprimer une passion dont ceux qui la parlent sont peu susceptibles : d'ailleurs, ajoute-t-elle, elle n'est pas riche en mots composés , qui sont très-communs & très-expressifs dans la Langue Turque .

Vous voyez , continue-t-elle en finissant ses Vers , que je suis assez avancée dans la Littérature Orien-

tale. Pour dire la vérité , j'étudie
 beaucoup , & l'unique avanta-
 ge que je desiré retirer de mon
 travail , est de satisfaire votre cu-
 riosité : c'est ce que vous assure
 votre , &c.



LETTRE XXXI.

*A Madame S. C. D'Andrinople, le
premier Avril 1717. Vieux style.*

IL me semble, ma chere S. C. que je devrois vous quereller de n'avoir répondu qu'en Décembre à une Lettre du mois d'Août, plutôt que m'excuser moi-même d'avoir tardé jusqu'à présent à vous en écrire une seconde. Les fatigues que j'ai essayées pendant un long voyage par terre, sont plus que suffisantes pour autoriser mon silence, quoique la fin de ce voyage ne soit pas aussi désagréable que vous vous l'étiez imaginé. Je goûte ici beaucoup de tranquillité, & suis moins isolée que vous ne pensez. Le grand nombre de Grecques, de Françoises, d'Angloises & d'Italiennes qui sont sous notre protec-

tion ; me font leur cour du matin au soir ; & je puis vous assurer qu'il s'en trouve dans le nombre de très-belles. Les Chrétiens qui ne sont pas sous la protection de quelque Ambassadeur , sont toujours fort exposés ; & plus ils sont riches , plus le danger est grand pour eux. Tout ce qu'on raconte des terribles effets de la peste chez les Turcs est une fable. J'avoue cependant que mon oreille ne s'accoutume pas facilement à entendre prononcer un mot qui m'a causé les idées les plus effrayantes ; & je suis convaincue que cette prétendue peste n'est qu'une fièvre. Nous avons passé par deux ou trois Villes qui en étoient infectées ; & dans une, il en mourut deux personnes près de la maison où nous couchâmes ; heureusement qu'on eut l'attention de me le cacher. Notre Aide de cuisine en fut attaqué , &

l'on me fit accroire qu'il avoit seulement un gros rhume. Cependant nous laissâmes notre Médecin pour en avoir soin : le malade & le Médecin arriverent hier en très-bonne santé, & je suis instruite à présent que le premier avoit eu la peste. L'air n'en est jamais infecté, & beaucoup de personnes en réchappent. Je suis persuadée qu'il seroit aussi facile de la déraciner de ce pays, que de l'Italie & de la France : mais elle est si peu dangereuse, qu'on n'y fait pas même attention ; & maladie pour maladie, l'on préfere celle-ci à quantité d'autres auxquelles nous sommes sujets dans nos climats, & qui sont inconnues en Turquie.

A propos de maladie, je vais vous apprendre une chose qui vous fera désirer d'être ici. La petite vérole, si générale & si cruelle parmi nous, n'est qu'une bagatelle dans ce pays,

par le moyen de l'inoculation qu'on a découverte : (c'est le terme dont on se sert :) il y a une troupe de vieilles femmes dont l'unique métier est de faire cette opération. Le tems qui lui est le plus propre est au commencement de l'automne, lorsque le grand chaud est passé. Les Chefs de maisons s'envoient demander les uns aux autres s'il y a quelqu'un dans leur famille qui veut avoir la petite vérole : on s'assemble plusieurs, & , lorsque le nombre se monte à 15 ou 16 , on fait venir une de ces vieilles femmes, qui apporte de la matiere de petite vérole de la meilleure espee, plein une coquille de noix. Elle demande quelle veine on veut se faire ouvrir ; & , d'après la réponse, elle en ouvre une avec une grande aiguille qui ne fait pas plus de mal qu'une égratignure ; & y introduit autant de matiere

qu'elle en peut prendre avec la tête de son aiguille : elle lie ensuite la plaie, en y appliquant un petit morceau de coquille : elle fait la même opération à quatre ou cinq autres veines. Les Grecs ont ordinairement la superstition d'en ouvrir une au milieu du front, une à chaque bras, & une sur la poitrine, pour imiter le signe de la croix : mais cette pratique a un très-mauvais effet, parce qu'il reste des cicatrices à toutes ces petites plaies. On ne se fait ordinairement ouvrir les veines, pour cette opération, qu'à des parties du corps qui sont cachées, comme aux jambes ou aux bras. Les enfans à qui on a fait l'inoculation jouent & se portent bien pendant huit jours, au bout desquels la fièvre les prend ; ils gardent alors le lit deux jours, rarement trois : ils n'ont ordinairement que vingt ou trente grains au

visage , qui ne marquent jamais. Enfin , au bout de huit jours , ils se portent aussi bien que s'ils n'avoient pas été malades. Les plaies qu'on leur a faites jettent beaucoup pendant leur maladie ; ce qui attire , sans doute , le venin de la petite vérole , & l'empêche de se répandre ailleurs avec violence. On fait tous les ans cette opération à des milliers d'enfans , & l'Ambassadeur de France dit qu'on prend ici la petite vérole par amusement , comme ailleurs les Eaux. On n'a vu mourir ici personne de l'inoculation ; & je suis si convaincue de la bonté de cette opération , que j'ai résolu de la faire faire à mon cher petit enfant. J'aime assez ma patrie pour tâcher d'y introduire cet usage , & je ne manquerois pas d'écrire exprès à nos Médecins , si je les croyois assez zélés pour sacrifier leur intérêt parti-

culier au bien du genre humain, & pour perdre une partie si considérable de leur revenu : mais je craindrois , au contraire, de m'exposer à tout leur ressentiment , qui est dangereux , si j'entreprendois de leur faire un tort si considérable. Peut-être qu'à mon retour en Angleterre j'aurai assez de courage pour leur déclarer la guerre. Admirez le zèle héroïque de votre amie, &c.

LETTRE XXXII.

A Madame T. D'Andrinople , le premier Août 1717. Vieux style.

JE puis maintenant vous annoncer , ma chere T. , que je suis à la fin d'un long voyage : je ne vous ferai point le récit ennuyeux des fatigues que j'ai essuyées ; le détail des choses extraordinaires que l'on

voit ici vous plaira ; sans doute ,
davantage : vous seriez aussi étonnés
de recevoir de Turquie une Lettre
qui ne contiendrait rien de curieux ,
que les personnes qui viendront me
voir , lorsque je serai de retour à
Londres , le seroient , si je n'avois
aucune rareté à leur montrer. De
quoi vous parlerai-je ? Vous n'avez
jamais vu de chameaux ; je vous
ennuierois , peut-être , en vous en
faisant la description. Je vous assure
que , n'ayant vû ces animaux qu'en
peinture , je n'en avois pas une juste
idée. Je vais vous faire à leur sujet
une réflexion hardie , & peut-être
fausse ; personne ne l'a faite avant
moi : c'est que je regarde les cha-
meaux comme une espèce de cerf :
ls ont les jambes , le corps & le
cou exactement semblables , & la
couleur est presque la même. Il est
vrai que les chameaux sont beau-

coup plus gros que les cerfs, & qu'ils sont bien plus grands que les chevaux. Ils sont si légers à la course, qu'après l'action de Peter-Waradin, ils devancèrent les chevaux les plus légers, & apportèrent à Belgrade la première nouvelle de la perte de la bataille. On ne les dompte jamais entièrement : on a soin de les attacher avec de fortes cordes à la queue les uns des autres, & on en voit quelquefois jusqu'à cinquante de suite. En tête, on met un âne sur lequel monte le conducteur. J'en ai vu jusqu'à six cents que conduisoit une troupe de Marchands voyageurs. Ces animaux portent un tiers plus pesant que les chevaux ; mais il faut de l'adresse pour les charger, à cause d'une bosse qu'ils ont sur le dos. Je les trouve fort vilains : ils ont la tête mal faite, & trop petite pour leur corps. Ce sont eux qui portent les

fardeaux , & les bêtes qu'on emploie à la charrue sont les buffles. Cet animal vous est aussi inconnu : il est plus gros & plus lourd que le bœuf : il a de grosses cornes courtes, noires , serrées & recourbées en arriere. On dit que cette corne est très-belle lorsqu'elle est bien polie. Le buffle est ordinairement tout noir ; son poil est fort court ; ses yeux sont très-petits & tout blancs : enfin, il ressemble à un Diable. Pour l'ornement , les paysans lui peignent les ongles & le front en rouge. On n'emploie les chevaux à aucun travail fatigant ; aussi n'y sont-ils pas propres. Quoique petits , ils sont beaux & ont beaucoup de feu ; mais ils ne sont pas si forts que ceux des Pays plus froids. Leur vivacité ne les empêche pas d'être fort doux ; ils sont très-légers à la course , & ont le pied sûr. J'en ai un petit blanc que j'aime

beaucoup , & que je ne donnerois
 pour rien au monde. Il se cabre sous
 moi avec tant de feu , que l'on s'i-
 magineroit qu'il faut beaucoup de
 hardiesse pour oser le monter : ce-
 pendant , je vous proteste que de
 ma vie je n'ai vu cheval si obéissant.
 Ma selle de femme avec laquelle je
 suis de côté sur le cheval , est la
 première qu'on ait vue dans cette
 partie du Monde : on la regarde avec
 autant de surprise , qu'on regardoit
 en Amérique le vaisseau de Chris-
 tophe Colomb , lorsqu'il fit la dé-
 couverte de ce pays. On a ici un
 respect religieux pour les tourte-
 relles , à cause de leur innocen-
 ce ; ce qui fait qu'elles multiplient
 beaucoup : les cicognes y sont en
 vénération , parce qu'on est persuadé
 qu'elles vont tous les hivers en pé-
 lerinage à la Mecque. Ce sont , en
 vérité, les plus heureux Sujets de l'Em-

pire Turc ; & ils connoissent si bien leurs privilèges qu'ils vont dans les rues sans crainte , & font ordinairement leurs nids au bas des maisons. Le peuple Turc regarde comme heureux ceux à qui appartiennent les maisons où ces oiseaux vont nicher , se persuadant qu'ils n'ont à craindre, pendant toute l'année, ni le feu ni la peste. J'ai le bonheur d'avoir un de ces nids sacrés sous les fenêtres de ma chambre.

A propos de chambre , je pense que la description des maisons de ce pays sera aussi agréable pour vous que celle des volatiles & des quadrupèdes. Je suis persuadée que vous regardez , d'après les relations de la Turquie , toutes les maisons d'ici , comme étant de la plus pitoyable architecture. J'en ai vu un assez grand nombre pour en parler sagement , & je vous assure que vous êtes dans

l'erreur. Nous sommes actuellement logés dans un Palais qui appartient au Grand-Seigneur. La manière de bâtir est charmante, & convient fort au pays. Il est vrai que ce n'est pas l'usage d'embellir l'extérieur des maisons, & qu'elles sont presque toutes bâties en bois; ce qui, je l'avoue, est sujet à beaucoup d'inconvéniens; mais l'on ne doit pas en accuser le goût de la Nation: la constitution du Gouvernement en est la seule cause. Chaque maison, à la mort du propriétaire, appartient au Grand-Seigneur; c'est pourquoi, personne ne veut faire une dépense dont il n'est pas sûr que sa famille profitera. Chacun ne songe qu'à faire construire commodément & pour sa vie, sans s'embarrasser que l'édifice tombe l'année d'après sa mort. Toutes les maisons de Turquie, en général, grandes ou petites, sont di-

visées en deux parties , qui n'ont de communication que par un passage fort étroit. La premiere a , par devant , une grande cour , autour de laquelle regnent des galeries couvertes ; ce qui me paroît fort agréable. Ces galeries communiquent à toutes les chambres , qui sont ordinairement assez grandes , & où il y a deux rangs de fenêtres , dont le vitrage est peint. Il est rare qu'on fasse plus de deux étages à une maison , & chacun a ses galeries : les escaliers sont larges , & n'ont guères plus de trente marches : voilà pour ce qui regarde la partie qu'occupe le maître de la maison. Le *Haram* , c'est-à-dire , l'appartement des Dames , (car le nom de *Serrail* est particulier au Grand Seigneur ,) a pareillement une galerie du côté du jardin sur lequel donnent les fenêtres des chambres , dont le nombre est égal à celui de l'autre

partie de la maison : mais elles sont plus gaies , à cause des peintures & des ameublemens. Le second rang de fenêtres est fort bas , & il y a des grilles comme à celles des Couvents : les planchers des chambres sont tout couverts de tapis de Perse , & il y a dans un des bouts un banc de deux pieds d'élévation : dans la mienne il y en a deux : c'est ce qu'on appelle Sopha ; il est couvert d'un tapis plus riche que celui du plancher ; il y a tout autour une espèce de couche élevée d'un demi pied , laquelle est couverte d'une riche étoffe de soie , selon la fantaisie ou la magnificence du maître de la maison. La mienne est couverte d'un drap écarlate, avec une frange d'or. Tout au tour sont placés, contre la muraille, deux rangs de coussins , les uns grands , les autres petits ; & c'est ici où les Turcs étalent toute leur magnificence. Ces

coussins sont ordinairement de brocard , ou de satin blanc, brodé en or : enfin rien n'est si brillant , ni si agréable à la vue. Ces sièges sont , en outre , si commodes , que je ne crois pas pouvoir reprendre l'habitude des chaises. Les chambres sont basses ; & , ce que je ne regarde pas comme un défaut, le plancher d'en haut est de bois , sur lequel il y a des fleurs incrustées ou peintes. Il y a plusieurs armoires dans les murs , lesquelles me semblent plus commodes que les nôtres. Dans l'entre-deux des fenêtres sont de petits arsenaux où l'on met des parfums ou des corbeilles de fleurs. Mais ce qui me plaît le plus de tous les ameublemens d'un Haram , ce sont les fontaines de marbre , qui sont dans le fond de la chambre. Elles jettent l'eau par plusieurs tuyaux , procurent une agréable fraîcheur , & font un doux murmure en tombant

d'un bassin dans l'autre : quelques-unes de ces fontaines sont magnifiques. Dans chaque maison il y a un bain qui consiste ordinairement en deux ou trois petites chambres couvertes de plomb & parées de marbre, avec des bassins & des robinets : enfin, on y trouve toutes les commodités propres pour les bains chauds & pour les froids.

Vous serez, sans doute, surprise de voir une relation si différente de celles des voyageurs ordinaires, qui ont tous une démangeaison insupportable de parler de ce qu'ils ne savent pas. Un Chrétien, sans un caractère très-distingué, ou une occasion tout-à-fait extraordinaire, ne peut entrer dans la maison d'un homme de marque en Turquie : le Haram, sur-tout, est absolument défendu. Ainsi, ces voyageurs ne peuvent parler que de l'extérieur des

maisons, qui ont ordinairement peu d'apparence : les Harams sont toujours sur le derriere , & on ne peut les voir de la rue. Ils n'ont que les jardins pour toute perspective , & ces jardins sont entourés de murs très-élevés : on n'y voit point de parterres , comme dans les nôtres ; ils sont plantés d'arbres assez hauts , qui font un agréable ombrage , & selon moi , un coup d'œil charmant. Au centre du jardin est le *Chiosk* ; c'est une grande chambre , au milieu de laquelle est ordinairement une fontaine. On monte à cette chambre par neuf ou dix marches ; ses murailles sont des jalousies dorées autour desquelles on voit des vignes entrelacées , du jasmin & du chevreuil , & le tout est environné de grands arbres. C'est dans ce lieu que le mari & la femme se livrent aux plus secrets plaisirs. Les Dames y passent

ordinairement presque toute la journée , soit à faire de la musique , soit à broder. Dans les jardins publics , il y a des *Chiosks* publics pour ceux qui n'ont pas le moyen d'en avoir chez eux. On y va prendre du café , du sorbet , &c. On fait cependant bâtir en Turquie d'une manière plus solide que tout cela : les Mosquées sont toutes en pierres de taille , les Hanns ou Auberges sont magnifiques. Il y en a plusieurs qui occupent un grand carré , tout entouré de boutiques , sous des arcades de pierres. On y loge *gratis* les pauvres artisans ; elles sont toujours auprès des Mosquées. Le corps de l'auberge est une très-belle & très-grande salle , capable de contenir trois ou quatre cents personnes : la cour est très-vaste , & environnée d'un cloître ; ce qui ressemble assez à nos Colléges. Je vous avoue que je trouve ces fonda-

tions bien plus utiles que celles des Convents. Il me semble que je vous en dis beaucoup pour une fois. Si le sujet que j'ai choisi n'est pas de votre goût, vous aurez la bonté de m'en prescrire un autre; soyez sure, ma chere T., que personne ne desire plus de vous amuser que votre, &c.

Fin de la premiere Partie.